Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/elvireoulafemmei02jaco

ELVIRE.

II.

ELVIRE,

OU

LA FEMME INNOCENTE

ET

PERDUE.

TOME SECOND.

PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Franç., n° 51.

1809.

ELVIRE.

LETTRE XLIV.

Emile de Vérac à son cousin le comte d'Ismar.

Milan, le 15 octobre.

J'ai renfermé depuis cinq mois dans mon cœur les chagrins dévorans qui m'ont conduit à m'éloigner de Paris. Je t'affligeais par mon silence, Ismar, mais les confidences n'adoucissent pas les chagrins, lorsqu'elles nous forcent d'accuser un être adoré, dont la légèreté peut encore se fixer, et dont la réputation est plus facile à attaquer qu'à rétablir. Le moment est venu de t'ouvrir mon cœur, et de te mander sans faiblesse une vérité que le temps et la réflexion m'ont

rendu capable de supporter. Ma destinée, Ismar, n'est pas celle des époux ordinaires, que l'habitude et la possession refroidissent. Mademoiselle de Blansac, que j'épousai sans inclination, fut la première femme qui m'apprit à connaître l'amour : il ne me convient pas de faire l'éloge de tout ce qui m'a séduit en elle ; tu y reconnaîtrais le pinceau d'un amant, et tu croirais mieux juger de ce que je sens encore, que de ce qu'elle est en effet. Mais tu l'as vue, Ismar, et tu as pu remarquer au moins sa grâce, sa figure enchanteresse, cet air de candeur et de décence qu'elle savait concilier avec toute la vivacité du plaisir. Uniquement occupé d'elle, le tumulte des bals, des assemblées, m'était odieux; mais Elvire est si jeune ! je craignais d'être injuste en voulant soumettre ses goûts aux miens. Je n'ai jamais pensé qu'on dût entourer la vertu de privations, de sacrifices, de tous ces regrets si naturels à dix-huit ans, où la coquetterie est sans

calcul, et ne veut que des succès sans conséquence, qui ajoutent à son bonheur, sans porter atteinte à ses principes comme à ses sentimens; et puis moi-même, Ismar, j'aimais Elvire avec orgueil. Tu sais comme elle danse; nous entendions l'un et l'autre les suffrages se réunir sur elle, et son doux regard semblait me dire, lorsqu'un éloge parvenait jusqu'à elle : entends, mon ami, celle qui plaît à tout le monde, ne veut plaire qu'à toi seul. J'étais heureux, Ismar, je l'étais trop pour un simple mortel; car Elvire rentrée chez elle, paraissait oublier entièrement toutes ces distractions frivoles; les plus vifs témoignages d'amour et d'affection me rassuraient sur cette coquetterie apparente, et je me croyais sûr que peu d'années lui feraient acquérir cette réflexion que je lui aurais desirée. Mais par degrés son caractère changea; elle parut voir, dans mon assiduité à la suivre, une inquiétude fondée sur la méfiance et la jalousie : elle

se prit d'une folle passion pour la duchesse de Mozardi, dont j'avais seulement cru que la maison opulente lui procurait des fêtes agréables. Je voulus faire des représentations. Ma femme me montra alors un petit système d'indépendance, par lequel elle ne connaissait d'obligation que celle de la vertu et de ses devoirs envers moi. J'insistai; Elvire pleura, et je perdis dès ce jour même le courage de l'affliger davantage. Je n'ai point reçu, Ismar, le prix que j'attendais de ma facilité; le refroidissement, la contrainte se sont placés entre nous, et la réunion de plusieurs circonstances m'a convaincu qu'Elvire avait un secret pour moi, et savait joindre au moins la dissimulation à l'expression constante de la confiance et de l'amour. L'affreuse jalousie s'est emparée de mon âme, et quoique je n'eusse encore aucune certitude de l'infidélité d'Elvire, je m'aperçus que j'avais cessé d'être maître de moi-même, et d'être équitable envers elle.

Ismar, je l'avais vue assise près d'un jeune homme..., sa main était posée sur la sienne..., elle le regardait avec tendresse, et ce jeune homme échappait des portes de la mort, où l'on assurait qu'une passion malheureuse l'avait conduit : ma tête se troubla, mon imagination me montra des preuves dans ces faibles apparences : et, d'un mari délicat, sensible et doux, je sentis tout-à-coup que j'allais devenir un tyran, un furieux, que la raison n'appaiserait pas ; alors j'eus la pensée d'emmener Elvire, de quitter Paris pour jamais. Je fus chez toi, Ismar ; tu vis mon trouble, tu m'interrogeas ; j'étais honteux de ma folie, de ma faiblesse : tu m'aurais conseillé des ménagemens, du calme, et je me sentais la fièvre, le besoin d'une victime.... Ce fut moi seul que je sacrifiai. Je partis sans la voir, sans lui écrire. Je fus trouver mon frère le commandeur ; tu le connais, Ismar ; tu sais comme il est froid, exempt de passions et de faiblesse : la

mienne lui fit pitié; il m'offrit de m'emmener avec lui en Italie, voyage qu'il desirait faire depuis long-temps. La plus vive douleur avait succédé à mes premiers transports; j'étais prêt à retourner sur mes pas, à me croire, dans mes soupçons, plus coupable qu'Elvire même. Je voulais au moins lui écrire, m'expliquer, l'engager à nous rejoindre. Le commandeur me tint ce discours, avec une dignité qui m'en imposa, et doubla l'empire que, dès sa jeunesse, il a pris sur moi. — Emile, me dit-il, l'union conjugale doit assurer le bonheur de toute la vie, mais il ne lui convient point d'avoir l'emportement et le délire des passions. Pour être le guide, l'appui, le véritable ami de sa femme, il ne faut pas être un amant emporté, tantôt affaibli par des larmes, tantôt irrité par des soupçons, et toujours hors d'état de juger la vérité; pour le bonheur d'Elvire elle-même, il faut guérir de cette passion ridicule; l'aimer avec ten-

dresse, si elle le mérite ; se conduire avec prudence, si elle est coupable, et surtout ne jamais mettre le public en tiers entre le bonheur et nous. Réalisons ce voyage en Italie; si Elvire est sensible, cette première punition lui fera comprendre qu'elle peut perdre ton amour : en la retrouvant moins heureuse, tu la verras plus tendre, plus attentive à te fixer. Laisse-toi conduire, Emile, tu m'en remercieras un jour. — Les apprêts du voyage furent terminés en vingt-quatre heures, et nous partîmes, Ismar. La beauté du climat, l'amour des arts, m'offrirent ici tant de distractions et tant de ressources, que mon chagrin s'appaisa. J'avais donné des ordres secrets à Gervais; il m'apprit qu'Elvire avait quitté Paris, qu'elle vivait dans la retraite, mais toujours près de cette dangereuse amie, dont j'avais tenté vainement d'obtenir le sacrifice. Tout à coup Gervais cessa de m'écrire; plusieurs lettres restèrent sans réponse ; et ce fut vendredi,

au foyer de l'Opéra, que j'entendis raconter les choses les plus extraordinaires, et qui ne m'intéressaient que trop. Deux individus, dont je n'étais pas connu, annonçaient l'arrivée à Milan du duc de Mozardi, fuyant la France, pour éviter les suites fâcheuses d'un duel, dont une jolie femme de notre ville était la cause. Emu, troublé, j'attendais qu'on prononçât le nom de cette femme. Juge de ma situation, Ismar; j'entends nommer madame de Vérac, une coquette, que son mari avait été forcé d'abandonner, et qui n'ayant plus rien à perdre dans l'opinion, ferait fort bien de se divertir, si cela n'exposait pas la vie de braves gens, qui auraient fort à faire pour défendre la vertu d'une femme, qui elle-même la défendait si mal. Il me fallut entendre bien d'autres propos, auxquels je ne pouvais opposer que mon ignorance sur la vérité des faits, et mon intérêt personnel, dans la chaleur que j'y aurais montrée. Je me perdis dans la foule,

et le cœur brisé par les sentimens les plus violens, je reprochai au commandeur de m'avoir éloigné d'une femme que mon absence livrait doublement à la malignité de ses ennemis; mais tout en feignant de ne pas ajouter foi à ces récits scandaleux, j'ignore jusqu'à quel point il m'est permis de les croire exagérés : le doute affreux est dans mon cœur; il faut, Ismar, le détruire ou le confirmer : Voilà le devoir sacré que j'impose à ton amitié; dans tous les cas, mon retour est nécessaire : si Elvire est criminelle, mon cœur est à jamais guéri, mais ma présence doit détourner sa honte et la mienne. Si elle est innocente, Ismar, quelle réparation ne lui dois-je pas? Hâte-toi de m'éclairer. Ce combat est-il certain? On dit aussi qu'Elvire et son amie ont disparu. Serait-il vrai, Ismar? Peut être le découragement, le désespoir.... Oh! tourment horrible de l'attente, et quelle distance j'ai mise entre nous.... Je compte les jours, les

heures. Oh ! mon ami, l'amour m'a fait bien du mal; la haine m'en ferait davantage. Me faudra-t-il mépriser cette Elvire que j'ai adorée, et à qui seule j'avais confié le soin de mon bonheur? — Adieu, j'attendrai ta réponse à Milan, poste restante; ne perds pas un moment et dis-moi tout.

Ton cousin, EMILE DE VERAC.

LETTRE XLV.

Elvire à Sophie.

Cerni, le 22 septembre.

Je m'empresse, Sophie, de te donner des nouvelles de mon voyage, et de mon arrivée dans un séjour charmant, où le meilleur accueil nous attendait, et où nous sommes déjà établies avec autant d'aisance et de liberté, que si la maîtresse de la maison avait passé sa vie avec nous. Cerni est un très-beau château bâti au pied d'une colline, et entretenu avec le plus grand soin; le parc est magnifique, et l'étendue de cette propriété fait présumer une grande fortune à celle à qui elle appartient. Madame de Cerni est une femme déjà fort âgée, et qui a dû être de la plus grande beauté; mais j'ai soupiré en voyant les inévitables ravages du

temps: ses grands yeux bleus sont éteints; ses jolis traits se devinent encore; mais qu'il doit être triste de se survivre ainsi à soi-même, et de ne trouver que des souvenirs où l'on voyait des charmes! Ce que madame de Cerni a le mieux conservé, c'est un grand ton de noblesse et de dignité. Son salut, sa manière de s'asseoir n'annoncent aucune affectation, et pourtant on sent que ses manières appartiennent à l'habitude de la meilleure compagnie. Elle aime la jeunesse à la folie, s'égaie de sa gaîté, et raconte, avec autant d'esprit que de grâces, mille anecdotes piquantes, qui peignent les hommes et la cour avec une vérité qui ne peut être sentie que d'une femme qui y a vécu, et qui doit à sa position heureuse la plus parfaite indépendance. Comme je faisais part de mes réflexions à la duchesse, en lui témoignant combien son amie me paraissait aimable, elle me demanda s'il était possible que je n'eusse jamais entendu parler

d'elle à Paris, où elle avait encore su conserver des amis, malgré sa disgrâce et la mort de son bienfaiteur. A ce mot de disgrâce j'entrevis la vérité, et Lucile la confirma. Madame de Cerni fut une des maîtresses secrètes de Louis XV, elle fut mariée à un homme de qualité, mort depuis long-temps, auquel sa faveur avait fait obtenir un régiment; elle était jeune encore quand elle fut exilée dans cette terre de Cerni, qu'elle devait à la générosité de son amant. La révolution en France menaça sa vie et compromit sa fortune; elle fit beaucoup de pertes irréparables, mais la duchesse, liée politiquement avec un de ceux qui bouleversaient la France, obtint un bienfait de la même main qui dispensait les crimes : madame de Cerni rentra dans cette propriété, qu'elle doit entièrement à cette bonne Lucile, dont l'excellent cœur ferait sûrement oublier tous les écarts, si le monde acceptait cette sorte de compensation à la

vertu. Je ne sais si la critique ne s'exercera point encore sur mon rapprochement avec une femme dont la conduite repréhensible n'est pas assez effacée par le temps; mais c'est encore là une des fatalités qui s'attachent d'elles-mêmes à mon sort, car je n'ai su qu'ici ce qu'était madame de Cerni. Il me conviendrait peu de répondre, par une mortification sensible, à toutes les honnêtetés que j'ai reçues d'elle; et d'ailleurs, j'ai pris toutes les précautions possibles pour que notre séjour ici fût ignoré de tout le monde à Paris. Les habitans du château n'y ont aucunes relations. Une nièce jeune et assez jolie, de madame de Cerni, un vieil officier retiré qui lui sert de secrétaire, voilà les deux êtres qui ne se séparent pas d'elle, plus encore par inclination que par intérêt, quoique tous deux vivent de ses bienfaits. On m'a donné un petit boudoir délicieux et qui communique avec le parc; je me promène souvent seule, et Gustave, au mi-

lieu de nous depuis peu de jours, s'y montre avec une gaîté et une égalité d'humeur qui le font goûter généralement. Enfin, si j'avais des nouvelles d'Emile, si j'étais sûre d'en être toujours aimée, je me sentirais bien moins sensible à l'injustice du monde: les biens ou les maux qui ne nous viennent pas du cœur sont faciles à supporter. Pourtant, Sophie, est-il croyable qu'il nous juge comme s'il avait un intérêt personnel à nous blâmer? Je me flatte encore qu'au retour de mon époux, ses préjugés cruels se détruiront. Je cesserais de m'y soumettre avec courage, si Emile pouvait les partager. Adieu, Sophie, je n'eus jamais plus besoin de m'entretenir avec toi. Remercie ton mari de ne m'avoir ôté ni son estime, ni ton amitié.

ELVIRE.

LETTRE XLVI.

La même à la même.

Cerni.

Un grand plaisir, Sophie, vient d'embellir pour moi la retraite de madame de Cerni. Ce n'est plus, au moins, une de ces froides distractions auxquelles je me suis livrée jusqu'à ce jour par le seul besoin de me distraire; c'est une satisfaction à laquelle le bonheur d'un autre être est attaché. C'est une victime innocente que j'arrache au malheur. Mais tu ne pourrais le deviner, bonne Sophie, il faut donc que je te raconte avec détail. Gustave et moi sommes les seuls dont le sommeil paraît encore fort agité: moi, par le souvenir d'Emile; Gustave, par un secret sentiment que je lui soupçonne encore, mais sur lequel je ne veux

pas arrêter un seul instant mon imagination. Quoi qu'il en soit, son silence me suffit, et je ne parais point observer que, lorsque la cloche du déjeûner nous rassemble, nous sommes presque toujours les premiers que la paresse ne retient pas au lit. Les matinées de cet automne sont belles, quoique un peu froides ; mais déjà enveloppée dans une douillette extrêmement épaisse, je cours la campagne, sans permettre à personne de me suivre. Cette défense générale m'a dispensé de motiver des refus particuliers; Lucile même n'est pas exemptée, et ne s'en embarrasse guère; car elle ne trouve aucun charme à ces promenades champêtres, où l'on ne rencontre que des paysans dont l'hommage ne flatterait pas sa vanité; elle a trouvé ici un grand nombre de romans dont la lecture suffit à ses plaisirs. On me laisse donc courir; et comme je le fais sans un but marqué, hier je me suis, sans le savoir, fort éloignée du château. J'étais tout à

l'extrémité d'un joli bois, quand je fus frappée de la vue d'une chaumière qui paraissait très-misérable. Une vieille femme avait ramassé du même bois dont elle avait chargé le dos de trois petits enfans, dont le plus âgé n'avait pas neuf ans. Un morceau de pain très-noir était à leur main, et paraissait leur unique nourriture. La vieille les suivait en grondant ; elle les débarrassa de leur fardeau. J'entrai avec eux dans une petite cour, et de là dans une cabane recouverte de chaume, dans laquelle je ne vis d'autre meuble qu'une table de bois grossière, deux chaises, une huche renfermant un peu de farine, et de la paille étendue par terre. Trois autres petits infortunés s'y roulaient, et cherchaient à se réchauffer sous les morceaux d'une vieille couverture de laine qu'ils se disputaient en pleurant. J'avais suivi la vieille qui ne me voyait pas encore. Ces pauvres petits enfans se levèrent dès qu'ils l'aperçurent, et vinrent lui de-

mander du pain. Une chemise de grosse toile bise était leur seul vêtement, excepté celle pourtant d'une très-jolie petite fille de trois ans à peu près, qui me parut blanche et fine. Cette circonstance, et la jolie petite mine de l'enfant, fixèrent mon attention sur elle; mais émue par ce tableau général de misère, je me fis remarquer de la vieille, et lui demandai du ton de l'intérêt, comment elle pouvait trouver des moyens d'existence dans ce lieu isolé. La pauvre femme me répondit en pleurant qu'elle était aussi bien misérable, mais que son mari, déjà bien vieux, coupait du bois dans la forêt pour faire des sabots qu'on vendait à la ville l'hiver; qu'elle venait de perdre sa fille, mère de cinq des enfans que je voyais autour d'elle, et que si la Providence ne venait pas à son secours, elle sentait bien que le travail de son mari ne suffirait pas pour les faire subsister long-temps. Je tirai ma bourse, et après avoir promis à

cette pauvre malheureuse de ne pas l'abandonner, je mis quatre gros écus dans la main d'un petit garçon qui se trouvait plus près de moi. Je m'attendais à jouir de sa joie et de sa reconnaissance ; mais le pauvre enfant les laissa tomber par terre, en ouvrant de grands yeux étonnés qui n'annonçaient aucun plaisir : les autres enfans me regardaient aussi, mais je ne voyais que de la surprise et de la curiosité. Ah ! ma chère dame, me dit la vieille, excusez ces pauvres enfans ; ils ne connaissent pas la valeur de ce que vous leur donnez ; il y a bientôt trois ans qu'il n'est entré une pièce blanche dans cette misérable cabane, et ces malheureux enfans étaient encore au berceau. — Pendant que j'écoutais avec intérêt la vieille, la petite fille à la chemise blanche s'était approchée de moi avec plus de familiarité que les autres ; elle touchait ma robe, mon schall, et bégayait des exclamations, en cherchant même à baiser ma

main d'un air si caressant et si doux, qu'il était impossible de n'en pas être touché! Pourtant la grand'mère, craignant que je n'en fusse importunée, lui cria très brutalement de s'éloigner, et fit même un mouvement pour la frapper; l'enfant, au lieu de fuir, se jeta dans mes bras, où je la recueillis avec une vive émotion. — Cette petite est-elle aussi à vous? demandai-je à la vieille, avec un secret pressentiment qu'elle ne lui appartenait pas. — Oh! mon Dieu non, Dieu seul sait à qui *cela* appartient, me dit-elle. On croit avoir fait une bonne affaire, et que ces beaux messieurs de la ville auraient honte de tromper de pauvres gens comme nous; mais ça n'est fier que sur ses habits. — Et vous ne connaissez pas les parens de cette infortunée? — Puisque madame veut savoir la vérité là-dessus, je pense bien qu'à présent il m'est permis de la dire. Il y a donc environ trente-deux mois que notre fille Louison était aux champs

avec ce petit marmot que vous voyez là bas sur la paille, et qui tétait encore ; un beau monsieur de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et mis comme un prince, passe dans une belle voiture, regarde par la portière, et s'écrie : justement, c'est mon affaire. Il fait arrêter le postillon, descend tout seul, interroge Louison, et lui demande si elle ne se chargerait pas bien d'un joli petit enfant nouveau né, et dont la mère était morte en couche. Je comptais aller jusqu'au village voisin, lui dit-il, mais vous m'avez l'air si fraîche et si gentille que je ne veux pas aller plus loin. Louison lui fait la révérence, et lui dit que tant seulement il faut qu'elle consulte son homme ; mais qu'elle est bien sûre qu'il le voudra bien aussi. Là-dessus ce beau monsieur la force de monter dans le carosse, dont ce que Louison était toute honteuse ; il y avait dedans une toute vieille femme sourde et presque aveugle ; elle tenait entre ses bras un petit innocent qui se

mit à pleurer ; car nous ne savons pas d'où il venait, et s'il y avait peut être longtemps qu'il n'avait rien pris : Louison lui présenta le sein, et il s'appaisa. Enfin, arrivés au village, le monsieur nous donna je ne sais combien de pièces d'or, et une petite poignée d'écus ; cela faisait toujours bien douze à quinze louis : il ajouta qu'il en apporterait autant tous les six mois, mais à condition que nous ne ferions aucunes recherches pour savoir son nom ; que du reste il nous avouait que cet enfant était à lui, qu'il en prendrait soin, mais exigeait le plus grand mystère. Louison et son mari crurent tout de suite que leur fortune était faite, et ne doutant pas qu'un monsieur si généreux ne fût un bien honnête homme, prirent la petite qu'elle a bien nourrie onze mois, la pauvre chère femme, après quoi elle est devenue languissante de fatigue, et puis aussi de chagrin ; car l'enfant nous est resté, et le monsieur n'a plus reparu, et n'a

envoyé aucun argent, ensorte que cette petite malheureuse vit encore aux dépens de nos pauvres enfans. — Il me vint tout de suite en idée, Sophie, que ces pauvres gens s'en débarrasseraient avec plaisir, et qu'en adoptant cette pauvre petite créature, je pourrais, à bien peu de frais, changer sa destinée, et connaître au moins, par la douceur de l'adoption, une partie du bonheur d'être mère, que la nature m'a refusé. L'argent que je répandis à l'instant leva bien des difficultés. Je fis entendre à la vieille que le père de cet enfant était mort sans doute; mais lui laissant mon adresse et mon nom, je promis de le représenter, s'il était jamais réclamé par celui qui le leur avait confié. Tout cela convenu, la vieille femme me remit la petite, dont j'admirai déjà le bon naturel; car quoique la grand'-mère me parût assez méchante, elle jeta des cris plaintifs en la quittant. J'enveloppai l'enfant dans mon schall, ne pouvant

me résoudre à emporter ses vêtemens grossiers et sales. Un paysan se chargea de la conduire avec moi jusqu'à l'entrée du parc, et l'ayant renvoyé satisfait de ma libéralité, je la portai moi-même jusqu'à l'entrée du château, où Gustave, fort surpris, vint me soulager d'un fardeau qui, pour m'être déjà fort précieux, n'en était pas moins très-lourd. Ce fut à qui caresserait ma petite Pauline, qui est fraîche comme la rose, et dont les jolis cheveux bouclés sont la première parure. Madame de Cerni, Lucile, tout le monde voulut travailler à son habillement. On me fit raconter toutes les circonstances de ma découverte, et ma petite protégée, bien heureuse, bien nourrie, bien vêtue, a facilement oublié sa vieille, et ne veut plus me quitter d'un moment. Je la nomme ma fille, et je prolongerai long-temps cette erreur sans conséquence, qui ajoute à mon plaisir. L'éducation de ma Pauline m'offre une occupation pleine d'intérêt, et

qui plus que jamais me devient nécessaire; car l'histoire de Lucile me préparait une sensible peine, mais qui ne pouvant produire que des réflexions inutiles et tardives, me force au silence. Ce qui m'afflige surtout, c'est que la duchesse, accoutumée à se pardonner à elle-même les plus grands égaremens, n'imagine même plus l'impression que leur récit peut produire. Elle en parle gaîment, et ne m'a peut-être fait si facilement ces confidences, que pour se soustraire à la contrainte que lui imposait avec moi l'idée de ma sévérité. Tout en la blâmant, elle a aujourd'hui de trop grands droits à mon amitié pour qu'il me soit possible de me séparer d'elle. Je confesse d'ailleurs qu'elle m'a un peu embarrassée par ses sophismes, et cette réflexion, malheureusement trop vraie, que ma réputation n'est guère moins compromise que la sienne, moi qui n'ai point à me faire de reproches essentiels. Lucile entend difficilement qu'on

aime la vertu pour elle-même, et sans attendre la récompense que lui doit l'opinion. Au surplus, elle me permet de t'envoyer son manuscrit. Je le joins donc à cette longue lettre, Sophie; lis-le, et renvoie-le moi aussitôt. Je t'embrasse tendrement.

ELVIRE DE VÉRAC.

HISTOIRE

DE LA DUCHESSE DE MOZARDI,

Ecrite par elle-même et pour son amie.

Je recommence, pour la troisième fois, Elvire, un travail que vous avez exigé de mon amitié, et auquel vous reconnaîtrez bien toute ma confiance ; mais je ne sais avec vous, ni le ton, ni le titre qui convient à cet ouvrage. Si je le nomme ma confession, ce qui lui conviendrait assez, à raison de ce qu'il renferme, vous exigerez peut-être de moi un style d'humilité et de repentir, auquel je ne peux me soumettre sans beaucoup d'hypocrisie. J'aurai, d'une part, la honte inévitable de mes aveux, et

je sentirai, d'un autre côté, que je ne me donne pas, près de vous, le mérite d'une entière franchise. Laissez-moi donc être moi-même dans cet écrit, c'est-à-dire le faire sans ordre, sans réflexion, à peu près comme j'ai passé ma jeunesse et ma vie, sans jamais m'appesantir sur ce qui me conduirait au chagrin ou aux regrets.

Ma mère, d'une très-ancienne famille du Milanais, était peu fortunée; elle avait perdu la sienne peu de jours après sa naissance, et mon respectable grand-père l'élevait avec soin dans une campagne fort retirée, où il la surveillait de près; car ma mère, dès sa plus tendre enfance, annonçait la plus rare beauté : figure céleste, taille de nymphe, voix mélodieuse, penchant déclaré pour le plaisir, haine excessive pour la dépendance et la solitude, telle était ma mère à quatorze ans; d'un caractère hardi, entreprenant, sentant déjà par instinct le prix de la beauté et de la jeu-

nesse, et ne pouvant supporter l'idée que la sienne restât si long-temps dans l'obscurité. Je ne sais jusqu'à quel point l'autorité de mon grand père eût pu réprimer ce caractère indocile, mais la mort l'enleva subitement.

Ma mère sentit que le reste de la famille déciderait probablement de la mettre au couvent, séjour qu'elle avait en horreur; et prévoyant qu'elle serait observée dans ses démarches, elle voulut mettre à profit les instans de liberté que lui laissait le trouble répandu dans la maison. Elle écrivit donc, au bout de huit jours, à un seigneur très-âgé, dont la terre n'était qu'à une lieue de notre habitation : elle le priait, avec un mélange d'effronterie et d'innocence assez curieux, de l'*enlever*; ou plutôt, elle mandait au comte d'Ortès qu'elle était belle, sage, et qu'il ne se repentirait pas de lui avoir rendu un service essentiel, qui la sauverait de tout l'ennui du couvent.

Je ne sais jusqu'à quel point le comte

crut en ce moment à la sagesse de ma mère; mais cette tournure d'esprit, aussi libre qu'originale, séduisit parfaitement ce vieillard libertin. Il lui fit savoir, que dans le jour même, une voiture et des agens fidèles se trouveraient à l'entrée d'un petit bois où elle pourrait facilement se rendre; il lui indiqua un signal qui devait la faire reconnaître; et la vieille gouvernante dans les mains de laquelle ma mère était restée, n'ayant aucune méfiance, il lui fut très-aisé de l'écarter, et d'aller au rendez-vous. Un enlèvement où tout le monde était d'accord, se fit sans bruit, comme on peut bien le penser; et ma mère, que le comte ne connaissait encore que sous le nom de Caroline, arriva à huit heures du soir chez ce seigneur qui l'attendait impatiemment.

Quoique ces détails, Elvire, semblent renfermer la vie de ma mère plus que la mienne, je pense qu'ils sont indispensables pour vous faire juger des conseils et des

exemples qui m'entourèrent dès mon berceau; car c'est de ma mère elle-même que je tiens tout ce que j'écris d'elle aujourd'hui.

Le comte d'Ortès resta saisi d'admiration lorsqu'elle entra dans le salon avec un air de décence et de dignité que sa démarche n'avait pas dû faire présumer.

Monsieur le comte, lui dit-elle avec beaucoup de grâce, je viens me mettre ici sous la garde de l'honneur; je ne connais guère le monde, mais je brûle d'y aller, et je n'ai pas cru que ce desir fût incompatible avec les principes de vertu que M. de Farelli, mon père, m'a recommandés en mourant. — Quoi! dit le comte avec surprise, vous seriez la fille de ce respectable officier mort depuis peu de jours?

La soirée se passa en conversations que ma mère soutint avec esprit; et si le comte en eût été moins épris, le nom seul qu'elle portait l'eût décidée à la rendre à sa famille

désespérée, et qui la cherchait en vain. Mais il n'était plus temps, et trop accoutumé à satisfaire ses passions pour vaincre celle qui s'élevait dans son âme, il employa, pour séduire ma mère, toutes les ressources dont l'expérience des femmes lui avait prouvé le succès. Tout fut inutile; ma mère connaissait déjà son pouvoir; elle avait son plan, et n'était pas femme à s'en écarter d'un moment : aussi parvint-elle, au bout de trois mois qu'elle était restée cachée dans la maison du comte, à l'épouser. Elle se fit reconnaître de grands biens; elle exigea qu'il la conduisît à Milan à l'entrée de l'hiver; enfin, le comte fut tellement subjugué et piqué des obstacles qu'il n'avait pas prévus, qu'il se crut le plus heureux des hommes d'obtenir à tout prix la main de la belle Caroline, qui ne reparut dans le monde que sous le nom de son épouse, et à la très-grande surprise de ceux qui, ignorant sa destinée, avaient donné pour certaines les

conjectures les plus outrageantes et les plus fausses. Pour comble de bonheur, le comte qui avait plus de soixante ans, et qu'une première femme avait laissé sans enfans, se trouva père dès la première année, sans que les mauvaises plaisanteries du public portassent atteinte à sa tranquillité. Aussi, malgré le desir que ma mère avait d'accoucher d'un fils, je fus parfaitement bien reçue, et soignée avec idolâtrie tant que mon vieux père vécut. Ma mère était insatiable de bals, de plaisirs, de dissipation, où l'âge de son mari ne lui permettait guère de la suivre; mais il restait près de moi, ne craignait point de partager la frivolité de mes jeux, et quand ma mère daignait lui faire quelques caresses, tous les reproches qu'il s'était proposés de lui faire s'effaçaient de son esprit. Usé par l'âge et les infirmités, il éprouvait encore l'amour dans tout son délire, et sa tendresse pour ma mère et pour moi ne se démentit jamais. On répan-

dit, fort injustement je pense, qu'un amant de ma mère avait jeté du poison dans un potage qui lui fut présenté; mais l'âge du comte permet de croire que sa mort fut naturelle : et je dois dire que ma mère, malgré toute sa légèreté, parut le pleurer sincèrement. Mais c'était surtout pour moi que cette perte était irréparable. Ma mère n'avait l'habitude, ni de me voir, ni de me caresser. On me conduisait au salon les jours où il y avait du monde : on me parait alors avec beaucoup de coquetterie; mais, passé ce moment, j'étais entièrement livrée aux soins des domestiques, et ne revoyais plus ma mère, qui avait bien autre chose à faire qu'à penser à moi. On lui avait d'abord supposé un amant, puis un autre; puis le public se lassa de les compter, et ma mère de se contraindre. Sa maison était la plus brillante de Milan, et les seigneurs qui lui faisaient la cour avaient soin d'y entretenir un luxe, pour lequel ma mère, en

femme prudente, ne voulait pas compromettre sa fortune particulière. Avec l'extérieur de la vivacité, ma mère était froide et peu sensible. On n'intéressait ni son cœur, ni ses sens; et les femmes de ce caractère, peu attachant à la vérité, sont les seules qui calculent bien leurs intérêts. On disait donc que la comtesse se ruinait, et l'on se trompait beaucoup.

Un des parens de mon père vint à mourir. Son mariage lui avait fait le plus grand tort, et il laissait un fils âgé de douze ans sans aucune fortune. Il imagina de faire recommander ce malheureux enfant à ma mère par un de ses adorateurs, homme très-puissant par son rang et sa richesse. Le jeune orphelin fut présenté avec pompe. Ma mère sentit encore mieux ce que lui commandait l'orgueil dans cette occasion, que ce qu'elle devait sans doute à la mémoire de son époux. Le jeune Marcelli fut adopté avec éclat. On se chargea de son

avancement. Il vint loger avec nous ; et cette belle action de ma mère occupa toute la ville pendant huit jours.

Mais comme tout s'oublie bien vîte, et surtout ce qui n'offre pas de ressources à la médisance, on ne pensa bientôt plus au petit cousin, qui jouissait dans la maison, ainsi que moi, de l'extrême liberté que nous procurait l'indifférence. Les domestiques, à l'exemple de leur maîtresse, avaient leurs habitudes, leurs intrigues, et ne songeaient qu'à éloigner d'eux des enfans assez âgés déjà pour leur imposer quelque contrainte.

Nous étions parfaitement d'accord, eux, pour nous livrer à nous-mêmes, et nous, pour éviter tout assujétissement. Ce n'était pas que Marcelli et moi entendissions malice à nous trouver ensemble. Voler les fruits du jardin, abîmer le parterre, élever des poules et des lapins, ce fut l'unique plaisir de la première année. Marcelli avait un an de plus que moi, qui en avais douze

alors ; mais nés dans un climat où la nature est précoce, nous étions, l'un et l'autre, très-formés pour notre âge. Marcelli était fort brun, très-élancé, et d'une figure plus agréable que régulière. Ses grands yeux noirs renfermaient déjà tous les feux de l'amour ; son teint était animé, ses lèvres vermeilles, et sa bouche, un peu grande, laissait voir des dents d'une perfection et d'un éclat achevés. Il était vif, et même violent ; mais son cœur était excellent, et le faisait repentir tout de suite de ses emportemens.

Pour moi, Elvire, je n'avais point hérité de la grande beauté de ma mère, et c'eut été probablement un assez grand malheur ; car si elle était indifférente, au moins, elle ne me haïssait pas. Ma gouvernante était chargée de m'instruire ; et comme on ne s'informait pas de mes progrès, toute ma science se bornait à savoir écrire et lire assez passablement.

Ni Marcelli, ni moi, n'étions contraints

à aucun devoir. Bien nourris, bien vêtus, entièrement libres de nous-mêmes, nous étions heureux. Ma tendresse pour ma mère était subordonnée à la sienne : je faisais peu ou point de réflexion sur sa conduite. Quand je me présentais pour la voir, on me disait qu'elle était en affaire ; je le croyais sans le comprendre, et j'allais jouer avec Marcelli, qui ne s'amusait pas plus que moi à observer ce qui se passait autour de nous.

Si je n'étais pas belle, j'étais fraîche comme la rose, vive comme un écureuil, gaie comme un pinçon ; ma gorge et mes bras étaient déjà superbes, mon pied charmant ; enfin j'avais toutes ces beautés de détail qui peuvent échapper à un œil indifférent, mais qui deviennent des trésors précieux pour l'amant qui en est le premier possesseur.

Aux jeux frivoles qui nous avaient suffi pendant un an, succéda la passion des romans ; ma mère ne lisait que cela, et les

plus libres étaient de son choix. Dès qu'elle était sortie, ses femmes-de-chambre s'en emparaient ; Marcelli et moi étions aux aguets, et nous sauvant dans un bosquet assez éloigné de l'hôtel, nous emportions avec nous le premier livre qui avait échappé à la surveillance de ces demoiselles.

Jusque-là véritablement nous n'avions pas trop pensé à nous aimer. Mal élevés tous les deux, l'un ne voulait jamais céder à l'autre; j'avais des caprices, Marcelli des violences; il allait quelquefois jusqu'à me frapper : et comme une fois je rencontrai ma mère, à qui, dans ma colère, je fis de grandes plaintes de mon petit cousin, je me rappelle qu'elle se mit à rire, en disant. — Mon Dieu ! que ces enfans-là sont encore bêtes !

Cela me dégoûta de me plaindre ; mais les soupçons s'éloignèrent plus que jamais, et à nos vives disputes succéda bientôt une douce et tendre mélancolie. Je contrariais bien encore Marcelli, mais quand il venait

pour faire la paix, je refusais sans pitié un regard, un baiser; je me sauvais, et j'apprenais par mes refus, au petit cousin, à apprécier mes faveurs.

Il s'aperçut de ce manège, et l'imita, ce ne fut pas sans succès. A mon tour, je me trouvai malheureuse, et nous nous promîmes de rester d'accord à l'avenir, pour notre bonheur commun; cette promesse fut scellée par des baisers tels qu'ils étaient dépeints dans nos livres; et la nature secondant bientôt notre jeune expérience, nous fîmes un chemin très-rapide dans la science du plaisir.

Je ne crois pas, Elvire, que le premier amour soit, ni le plus vrai, ni le plus fort de la vie, et le développement de nos facultés aimantes est aussi le fruit de l'expérience, de la comparaison, de l'imagination, de la vanité, de tout ce qui se joint aux passions, et finit par en faire partie; mais ce premier penchant est, sans contre-

dit, celui qui laisse de plus profonds souvenirs. Une nouvelle existence se développe à nos yeux ; fiers de trouver en nous mêmes des moyens de bonheur qui nous étaient inconnus, nous supposons que le charme qu'ils peuvent jeter sur notre vie, l'emportera toujours sur tous les maux dont elle est menacée ; et cette heureuse erreur, qu'on attribue à l'amour, n'est due qu'à l'âge de l'illusion et de la candeur. Tout autre amour plus vif ne la rend pas, ce qui ne permet pas d'en faire aucune comparaison.

J'en reviens à Marcelli, qui m'aimait de tout son pouvoir ; qui changeait à vue d'œil, et qui n'apprenait pas dans ses livres, que des amans, même plus âgés que lui, avaient souvent besoin de repos.

Un tempérament de feu, une constitution excellente, me rendaient moins sensible à la fatigue du plaisir ; Marcelli m'était cher, et le terme de nos desirs à tous deux, était que l'avenir n'apportât point de changement à

notre sort ; cela n'était guère probable toutefois ; mais on pensait si peu à nous, qu'il eût été insensé à nous de nous allarmer sitôt.

Il était rare que les amis de ma mère eussent occasion de nous voir. Pourtant un jeune chevalier de Malte, qui était en disgrace près d'elle, venait souvent soupirer et faire des vers dans nos jardins. Tout occupé du chant du rossignol, et du tendre amour des tourterelles, il ne cherchait aucunement à pénétrer les nôtres.

Le jour était entièrement fini, mais la chaleur était extrême, et le plus beau clair de lune jetait une teinte douce et mélancolique sur tous les objets qui nous environnaient. Des plate bandes de fleurs odoriférantes, embaumaient l'air, et le zéphir semblait plutôt caresser le feuillage que l'agiter. Remplis de cette sécurité que nous donnaient trois mois du bonheur le plus paisible, Marcelli, toujours tendre et beaucoup plus savant dans l'art de jouir, m'avait entraînée

dans notre bosquet. Il avait détaché pièce à pièce toutes les parties de mon léger vêtement. J'expirais de plaisir entre ses bras, quand le bruit de nos soupirs attira près de nous le chevalier d'Albe.

Caché depuis quelques minutes, il avait eu l'audace d'assister à nos secrets mystères; mais se montrant tout à coup, avant que nous eussions pu réparer notre désordre, sa vue nous causa un tel effroi, que Marcelli et moi nous ne pûmes que nous traîner à ses genoux.

Relevez-vous, mademoiselle : quelque grande que soit votre faute, votre extrême jeunesse en est l'excuse, vos torts sont ceux de la faiblesse; mais ceux de monsieur appartiennent à l'ingratitude; il a violé la sainte hospitalité qu'il avait reçue ici. C'est un serpent, que madame d'Ortès a nourri dans son sein, et sa vue seule me fait horreur.

Marcelli ne croyait pas nos jeux tout-à-fait innocents, et nous avions bien vu dans

nos *romans*, que les parens qui surprenaient un premier amour, se mettaient dans une fort grande colère, mais il n'avait jamais pensé qu'il fût un *ingrat*, un *serpent*.

Ce genre de reproches le terrassa. — Monsieur le chevalier, dit-il, en se rassurant pourtant un peu, si j'ai commis un si grand crime, indiquez-moi les moyens de le réparer; car si je respecte sincèrement ma bienfaitrice, j'aime mademoiselle Lucile de toute mon âme, et je n'ai sûrement pas voulu les offenser ni l'une ni l'autre. — Et quelle réparation pouvez-vous proposer, reprit le chevalier avec mépris? malheureux, et sans un sou de fortune, offrirez-vous d'épouser Mademoiselle? Je pense bien que cette idée a pu vous engager à la séduire; mais vous la donner, ce serait vous récompenser, au lieu de vous punir.

— Arrêtez, M. le chevalier, dit Marcelli avec la plus indiscrète colère, je ne sais pas ce que c'est que l'intérêt, je n'ai jamais

pensé que ma Lucile fût riche, et ceux qui s'en souviennent si bien, pourraient peut-être s'y intéresser plus que moi. — Impudent, reprit le chevalier. — Monsieur! monsieur! et moi aussi, je suis gentilhomme! — Vous êtes un écolier et un petit scélérat.

Marcelli n'était pas d'humeur à se contenir plus long-temps. Il jeta à la tête du chevalier, une pierre qui se trouva sous sa main. La pierre très-heureusement n'atteignit pas le chevalier; mais il s'éloigna en disant avec fureur, je ne me bats point avec un assassin.

Je défendis à Marcelli de me suivre, d'un ton auquel il n'osa résister. Effrayé de sa propre violence, il fit l'effort de se retirer d'un autre côté pendant que j'atteignais le chevalier, et le suppliais, tout en larmes, de m'écouter un moment.

Je crois à présent, qu'il avait ses raisons pour feindre plus de colère qu'il n'en éprouvait réellement; mais il me dit que son devoir

et sa sûreté exigaient également qu'il avertît ma mère, et qu'il était décidé à mettre Marcelli entre les mains de la justice, en déclarant qu'il avait attenté à sa vie.

La moindre reflexion m'eût fait penser que le chevalier qui n'était point blessé, et qui n'avait point de témoins, serait fort embarrassé de soutenir en justice cette accusation ; mais à quatorze ans, et comparant vaguement l'abandon dans lequel je vivais et le crédit dont peut-être jouissait le chevalier auprès de ma mère, je crus tout possible. Je vis Marcelli, mon ami, mon amant, enlevé par des sbirres, conduit dans un cachot, perdu sans retour. Je ne craignis point de m'abaisser aux prières les plus touchantes pour fléchir son ennemi.

Je ne sais comment le chevalier que j'entraînais se trouva près d'une serre chaude, qui était ouverte alors, et sous le prétexte d'y calmer un peu sa violente agitation, il y entra, et s'asseyant sur un banc qu'on y

avait déposé, il me pria de l'écouter à mon tour.

Je vous épargne, Elvire, un récit qui blesserait votre délicatesse, et dont le souvenir offense encore la mienne. J'avais eu le malheur d'inspirer de coupables desirs au chevalier; je fus le prix odieux du secret qu'il promit à Marcelli comme à moi. Il me jura même de ne point troubler notre amour à l'avenir; mais jaloux de la tendresse que j'avais pour mon jeune ami, j'eus tout lieu de croire, que peu fidèle au traité, il inspira à ma mère l'idée de nous observer, et le moyen de nous surprendre.

Elle y parvint quelques semaines après; et son extrême sang froid dans cette circonstance est peut-être un des traits le plus cyniques de sa vie.

Ma gouvernante, par je ne sais quel intérêt personnel, avait ôté mon lit de sa chambre, pour le placer dans un cabinet voisin. Elle prétendait que je parlais haut en

rêvant, et l'empêchait de dormir. J'acceptai cette proposition avec joie; car la fenêtre de ce cabinet qui donnait sur le jardin était si basse, qu'on pouvait y entrer à l'aide de la plus petite échelle.

Dès que Marcelli connut ces dispositions il en profita; et redoutant les bosquets qui nous avaient trahis, ce fut dans ma chambre même qu'il vint passer les nuits.

Ma bonne dormait si bien, et se méfiait si peu de moi, qu'elle n'avait jamais pensé à venir me voir avant huit heures du matin, heure où Marcelli était déjà bien loin. Aussi, ce ne fut pas elle, mais bien ma mère qui, un flambeau à la main, entra subitement à minuit, et me trouva paisiblement endormie dans les bras de mon jeune ami.

J'avais le sommeil plus léger que Marcelli, qui ne se réveilla pas. Je reconnus tout de suite la voix, le pas, le bruit de la robe de ma mère; mais, glacée d'effroi, je résolus

d'attendre et de recevoir la mort, plutôt que de faire le moindre mouvement.

On me l'avait bien dit, s'écria ma mère, avec un peu d'émotion. Au surplus, ajouta-t-elle plus doucement, c'est dans la nature.

Mademoiselle Grégoire, dit-elle à ma bonne, ne les réveillez pas, et laissez-leur ignorer que je suis venue ici. Surtout, songez que si vous dites un mot, je vous chasse à l'instant.

Il ne faut pas demander si mademoiselle Grégoire se tut, et si j'attendis avec impatience que la tranquillité de la maison me permît de réveiller mon pauvre Marcelli, que mon récit troubla vivement, et qui s'attendait, le lendemain, à être tout au moins chassé de la maison.

Il ne manquait ni de résolution, ni de courage, et si l'idée de notre séparation lui arrachait des larmes, il avait décidé de s'engager tout aussitôt, et de ne plus devoir son

existence qu'à son épée et à l'honneur. Nous nous fîmes les plus tendres caresses ; nous les prenions pour des adieux, et l'amertume des regrets ajoutait encore à leur vivacité.

Tout le contraire arriva ; ma mère ne changea rien du tout à sa conduite ordinaire, et nous fîmes assez vainement le sacrifice de ces heureuses nuits, que la terreur eut empoisonnées.

Ce ne fut que quinze jours après que ma mère, qui aimait les grands mouvemens et les surprises, nous en donna une fort agréable en effet, en nous faisant appeler tous deux. Son air agréable et gai me paraissait si surprenant, après ce qu'elle avait vu, que je fus au moment de croire qu'elle avait médité une vengeance dont le succès la contentait déjà. Je ne pus long-temps conserver cette idée. Elle remit à Marcelli un brevet de lieutenant qu'elle avait obtenu pour lui, et lui assignait une fort jolie pension, qui pouvait le soutenir fort honorablement.

Elle accompagna ce bienfait d'une expression de bonté et de tendresse qui en doublait le prix. Marcelli, confus, se jeta à ses pieds, baisa ses mains avec tant de passion, que j'en fus presque jalouse. Ma mère sourit et le remarqua sûrement.

Pour vous, mademoiselle, et elle s'amusa à m'intimider un moment par un ton assez grave, voulez-vous bien que je vous marie?.. Elle s'arrêta. J'eus un moment la folie de croire que c'était avec Marcelli, et la sottise de rougir et de jeter un regard sur lui. Ma mère continua. — Je vous marie avec le duc de Mozardi. Son rang et son alliance doivent vous flatter, et si sa fortune n'est pas égale à la vôtre, je pense assez bien de l'époux que je vous ai choisi, pour croire qu'il s'en tiendra plus obligé de faire votre bonheur.

Je baisai la main de ma mère; je me cachai dans son sein, dans lequel, pour la première fois, j'osai verser des larmes. —

Je suis contente de votre obéissance, me dit-elle, comme si j'avais promis d'obéir. Vous vous mariez dans trois jours, et Marcelli part demain pour son régiment.

Elle se retourna pour s'occuper de sa marchande de modes qui venait d'entrer.

Marcelli sortit avec moi; nous pleurâmes, nous nous jurâmes un amour éternel. Mais on ne murmure contre son sort que lorsqu'il reste l'espoir d'y échapper, et la conduite de ma mère nous en imposait tellement, par sa singularité même, que nous supposions, qu'en cas de résistance, elle avait sur nous de grands et terribles desseins.

Nous nous aimions beaucoup Marcelli et moi; mais lorsqu'il trouva, en rentrant dans sa chambre, un joli uniforme de chasseur, et, dans l'écurie, un joli cheval qui lui était destiné, sa jeune tête s'échauffa pour la gloire; il essuya ses yeux, et je fus forcé de lui pardonner la noble infidélité qu'il me faisait pour elle.

De mon côté, ce rang de duchesse flattait furieusement ma vanité, et ces robes, ces parures que mademoiselle Grégoire m'apportait, ayant bien de la peine à garder le silence, et me disant, d'un air qui voulait être fin: — En conscience, méritez-vous bien cela?

Le colonel qui devait partir avec Marcelli, fit une visite le soir. On lui présenta le jeune homme. Ma mère le lui recommanda avec des expressions tout-à-fait maternelles. Sentant bien elle-même combien il lui était difficile de s'émouvoir, elle appelait à son secours toutes les ressources de son esprit. Pourvu qu'elle n'eût pas un rôle de sentiment à jouer trop long-temps, elle s'en acquittait à merveille. Elle reçut avec modestie les éloges du colonel, et elle trouva quelques larmes en embrassant Marcelli, qu'elle n'avait presque jamais vu depuis qu'il était à l'hôtel; car nous ne mangions jamais à table, sous le prétexte d'une

trop grande jeunesse, et des étrangers qui s'y trouvaient toujours.

Marcelli risqua une courte visite dans ma chambre ; mille promesses, mille vœux, mille baisers accompagnèrent un adieu qui devait être bien long ; car son régiment partit pour l'Amérique, et je ne le revis jamais. Je dois avouer à ma honte, Elvire, que la coquetterie m'aida à contenir mes larmes.

Le lendemain je devois voir mon prétendu, et je craignais d'être affreuse, quoiqu'il fût probable que ma grande fortune l'avait déjà décidé à me trouver autrement. Ma mère me para elle-même, ne dit pas un mot du petit cousin. Et qui n'eût pas cru, en la voyant pendant ces trois jours qu'elle était la mère la plus tendre ? Elle alla jusqu'à dire que si j'avais peu de talent, elle avait eu la faiblesse de ne pas me contrarier par l'étude, craignant d'altérer la santé de son unique enfant.

Le duc fut galant, empressé, et me parut très-aimable. Ma mère ne connaissait qu'imparfaitement le désordre de ses affaires; elle aimait sur ce point à s'abuser et à abuser les autres; car l'essentiel était qu'on dît dans tout Milan, qu'elle faisait un grand mariage pour sa fille, dont elle était d'ailleurs fort pressée de se débarrasser, craignant peut-être tout ce que pouvaient produire mon penchant et mes liaisons avec le petit cousin.

La première nuit de mon mariage éclaira le duc; mais au point où en étaient les choses, et dans sa position, il ne lui échappa que ce seul mot dit avec tristesse. — Quoi! si jeune. — Je feignis de ne pas l'entendre, et me promis bien, en ce moment, de le rendre aussi heureux qu'il serait en mon pouvoir.

Nous devions passer quelque temps encore à la ville; mais mon mari, qui venait de toucher une dot très-considérable, crai-

gnant que l'avidité de ses créanciers ne l'endommageât beaucoup, m'inspira très adroitement le desir d'habiter la France. Je le fis connaître à ma mère, qui ne s'y opposa aucunement, et y passa elle-même par la suite les dernières années de sa vie.

Je ne sais pourquoi elle se montra plus sensible et plus occupée de moi dès que je fus mariée. Elle n'eut jamais le ton de l'autorité, et paraissant encore extrêmement jeune, elle semblait une amie, qui ne voulait m'inspirer que la confiance, et me diriger pour le bonheur.

Madame d'Ortès était malheureusement une de ces femmes qui ne l'avaient pas cherché dans la vertu, et à qui (contre l'ordinaire) tout avoit réussi, depuis sa première et téméraire démarche, jusqu'à son extrême indulgence envers moi.

Ses conseils furent le résultat de ses principes erronés; mais j'étais née sensible. Cette différence, entre elle et moi, me fit

trouver des épines où elle n'avait cueilli que des fleurs.

Le duc aimait le plaisir, la dépense, et nous mîmes notre maison sur un ton fort au-dessus de nos facultés, mais il perdit dès les premiers mois, un oncle puissamment riche, dont il était l'unique héritier, et notre fortune fut rétablie.

Nous n'avions pas d'amour l'un pour l'autre; mais je me comportais avec décence. Le duc me cachait ses intrigues avec soin, et ce ne fut que la seconde année de notre mariage, que j'eus le malheur de distinguer un jeune homme charmant, pour lequel je pris la plus violente passion.

Ernest, flatté sans doute d'une conquête aussi brillante, affecta une ardeur égale à la mienne. Il feignait de ne pouvoir soutenir l'idée du partage, et de mon intimité avec mon mari. Je m'en éloignai par degrés; je séparai mon appartement du sien, et j'allais peut-être faire l'irréparable

sottise de fuir avec mon amant, lorsque je fus convaincue que j'en avais toujours été trompée, et que les bienfaits mêmes qu'il avait reçus de moi dans différentes occasions, lui avaient servi à soutenir d'autres intrigues, dans lesquelles mon nom avait été indignement prononcé. J'eus de cette infidélité des preuves si certaines, que la fausseté d'Ernest, et ma propre faiblesse, ne me fournirent aucun moyen de le défendre.

J'ignore si le duc soupçonna la cause de mon violent chagrin. Je le voyais peu, et je sus, malgré ses soins pour me le cacher, que, de son côté, il était fort amoureux d'une jeune et belle Française, qui avait alors beaucoup de célébrité. Je n'eus pas l'injustice de lui reprocher un tort dont j'étais moi-même coupable; et l'indulgence réciproque nous assurait au moins beaucoup de tranquillité dans notre intérieur.

D'ailleurs, j'avais agi avec beaucoup de mystère dans mes liaisons avec Ernest; le

duc n'avait aucune preuve, et me cachait encore, avec beaucoup de délicatesse, tout ce que, décemment, je ne devais pas savoir. Je ne pouvais triompher de ma douleur, quelle que fût la gaîté que j'eusse reçue de la nature, et quoique, naturellement peu intéressée, l'agitation du jeu fut une des distractions qui prit le plus d'empire sur moi.

J'y passais les jours et les nuits; et ce fut au milieu des victimes de la cupidité, que je sentis éteindre cet excès de sensibilité, qu'aujourd'hui encore je crois si fatale au bonheur.

Les hommes, que je vis trop souvent dégradés par cette froide passion, me parurent, presque généralement, indignes de notre tendresse et de nos regrets. Ils devinrent pour moi, ce que trop de femmes sont malheureusement pour eux, des êtres sans conséquence, entre lesquels la nature a établi les seuls rapports du plaisir. N'ayant re-

eu ni exemples, ni principes de vertu ou de religion, détestant la retraite, ne pouvant l'embellir par les talens ou l'étude, que je n'étais pas en état d'apprécier, je m'abandonnai plus d'une fois au caprice, à l'occasion, espérant pourtant que mon nom et ma fortune me permettraient de sauver les apparences.

J'eus en effet cette adresse assez longtems, et la multiplicité même de mes intrigues devenait un moyen d'échapper à la malignité. L'homme que je favorisais ne paraissait jamais avec moi. Ceux auxquels je permettais de m'accompagner étaient toujours les moins jeunes et les moins élégans de la société; je me moquais des jeunes femmes, mais je cherchais à plaire aux vieilles. Je disais beaucoup de bien de mon mari, et ne souffrais pas qu'on m'entretînt de ses galanteries. Cette conduite me sauva pendant plus de quatre ans.

Je fis alors malgré moi une étourderie

éclatante, sur laquelle le public éleva d'ineffaçables préventions.

Le duc se sentait malade depuis quelque temps; on lui avait commandé les eaux de Barége; je me fis un plaisir de l'y accompagner.

Les eaux étaient fort à la mode cette année. On y jouait un jeu d'enfer; et j'avais fait d'assez grandes dépenses, que je croyais couvrir en me confiant au hasard. Le contraire arriva, et je perdis mille louis en deux heures.

Un prince étranger m'offrit de m'en prêter le double pour un temps très-éloigné, et qui laisserait à la fortune le temps de réparer ses torts envers moi. Je refusai longtemps. Le prince me dit alors, que ne voulant pas être soupçonné d'une pensée qui blesserait ma délicatesse, il ne me prêterait que sur mon billet, que je lui ferais à l'instant même.

Mon silence, l'incertitude qu'il crut lire

dans mes yeux, lui semblèrent un aveu, et avec une vivacité qui ne me laissa le temps d'aucune réflexion, il m'entraîna, fit avancer son équipage, et me dit que nous serions revenus avant même que personne ne se fût aperçu de notre absence.

J'étais préoccupée de ma perte, et comme tous les insensés que l'amour du jeu égare, je me persuadais qu'il ne me manquait que des fonds pour doubler ceux que j'avais déjà sacrifiés.

C'était dans les grands jours d'été; la nuit était superbe. Le trouble dans lequel j'étais ne me permettait point de m'inquiéter de l'heure, et je supposais vaguement qu'avant onze heures, je serais de retour au jeu.

Le prince de*** se conduisait si décemment, et paraissait si flatté que je voulusse bien recevoir un service de lui, qu'il ne me vint aucune méfiance de ses projets. Les chevaux fendaient l'air avec une rapidité

effrayante, et malgré cela nous n'arrivions pas.

Le prince, à qui j'en témoignai ma surprise, convint alors que, craignant mes refus, il m'avait caché que sa maison était à deux petites lieues des eaux. Je voulais retourner; mais il m'assura que nous n'avions plus qu'un quart-d'heure de chemin.

Enfin nous arrivâmes dans une maison fort isolée. Je m'aperçus qu'il faisait un signe à ses gens, en leur disant quelques mots d'allemand que je ne compris pas. Une très-vieille femme infirme, et d'assez mauvaise humeur, s'était relevée pour nous recevoir. Elle n'avait point de lumière, et comme il n'y avait nul voisinage, il fallut attendre qu'elle fît du feu, ce qui fut assez long.

Le prince m'avait conduite pendant ce temps-là dans une jolie chambre, dont l'ameublement frais et moderne contrastait beaucoup avec celui des autres pièces que

nous avions traversées; il me fit mille excuses de me recevoir ainsi: m'observant qu'étant venu fort tard à Barèges, il n'avait pu y trouver de logement, et s'était vu forcé d'habiter cette triste maison, où il s'était contenté d'une pièce assez propre, n'y étant jamais que la nuit. Un lit très élégant en faisait l'ornement.

La vieille apporta des bougies, et le prince ouvrant un secrétaire, me remit en effet, mille louis en or, en m'en offrant beaucoup davantage.

L'embarras fut alors de trouver du papier convenable pour le billet; le prince de * * * bien sûr de ne pas en avoir, ouvrait tous les tiroirs vingt fois de suite. Des propos obligeans et flatteurs il avait passé aux discours les plus tendres; je commençais à m'alarmer, le temps s'écoulait, le duc qui logeait avec moi, et n'était pas accoutumé à me voir rentrer si tard, aurait été d'une inquiétude extrême.

Le prince m'écoutait avec calme, cherchait à me distraire, et son langage ne me permit bientôt plus de me tromper sur ses desseins; le repoussant avec force je m'élance sur l'escalier; ce ne fut pas sans renverser la pauvre vieille, qui se fit beaucoup de mal en tombant, et dit entre ses dents qu'elle ne pourrait plus tenir à cette vie-là de M. le prince, qui toutes les nuits amenait de nouvelles folles dans sa maison.

Ma colère était au co ble et mon regard dut l'exprimer. Je relevai la vieille, lui mis un louis dans la main, et la suppliai d'appeler les gens du prince. Ah! ben oui, les gens, ils sont loin à présent. Est-ce qu'il y a de la brouille, ma belle enfant? (car mon louis l'avait consolée de sa chute.) J'avais gagné la porte de la maison, et je marchais dans la campagne avec égarement. Le prince de *** courut vers moi et me demanda s'il était possible que j'eusse la pensée de marcher *seule* ainsi au milieu de la nuit, bien

plus avancée que je ne l'avais cru. C'étoit, me disait-il avec raison, m'exposer au plus grand danger; je pouvais être insultée par des soldats qui rejoignaient leurs foyers, et marchaient la nuit. D'ailleurs, jeune et fraîche, ma mise élégante, tout déposerait contre moi; le prince espérait que je ne le haïssais pas assez pour préférer de tels perils à la nécessité de passer une nuit dans sa maison.

Une semblable audace était affreuse, mais le prince m'observa que la plus vive passion devait lui servir d'excuse; que redemandé par son souverain, il partait dans trois jours et n'avait pas le loisir de me rendre les soins dont j'étais digne.

J'étais si offensée de cette indigne surprise, que je m'obstinais à suivre ma route sans lui répondre, mais je ne la connaissais pas cette route, la peur s'empara de moi, mes petits souliers de taffetas blanc furent déchirés au bout de cent pas; que vous di-

rai-je enfin, Elvire? le prince de *** parvint à me ramener librement.

Sans être de la première jeunesse, il était encore d'une fort belle figure, aimable, galant, généreux, et la perte considérable que je venais de faire au jeu, faisait taire ma délicatesse. Je pardonnai cet outrage, et lorsque le prince vit arriver une voiture, à sept heures du matin, je m'en servis sans difficulté, ayant perdu, dans ses bras, le droit de l'accuser et de me plaindre.

Vous pensez bien, Elvire, que la voiture qui venait me rechercher, n'était point celle de la veille, et que les gens ne portaient point la livrée du prince; mais j'avais été suivie à la sortie du jeu; dès le lendemain tout Barèges en parlait, et se plaisait à y ajouter mille circonstances odieuses.

Le duc n'avait point eu dans cette fatale nuit, l'inquiétude dont je l'avais soupçonné; une intrigue naissante l'avait occupé de son côté, et il ne rentra chez lui

que le lendemain vers midi. Je vis à son air qu'il n'était instruit de rien, et je me flattai de pouvoir lui garder le secret de cette aventure comme de plusieurs autres.

L'idigne public ne fut pas si discret; le duc me fit des reproches sévères, et voulait venger son honneur qu'il croyait compromis. Mais le prince de *** était déjà parti et personne ne savait, chez lui, où il devait se rendre : je n'eus donc pas au moins la douleur d'exposer sa vie.

Nous revînmes de Barèges pour retourner à Paris, où je ne fus pas épargnée davantage.

J'avais reçu avec douceur les justes reproches de mon époux, il ne les renouvela pas; mais n'espérant pas de moi une conversion bien sincère, il se borna à me recommander la prudence la plus rigoureuse, et telle qu'elle lui permît toujours d'ignorer mes erreurs.

De ce moment, il n'y eut plus entre nous aucune de ces intimités, qui appartiennent à l'amour ; je devins même souvent la confidente de ses intrigues, quoi qu'il n'eût pas voulu recevoir de moi la même confiance.

Cet accord nous a maintenu dans le monde avec assez de décence et d'union, mais vous le savez, Elvire, on ne ramène point l'opinion du monde, elle s'autorise du passé pour juger l'avenir, et s'étonne même que nous osions réclamer contre son injustice, quand elle exagère, ou nous suppose des torts.

Je méprise trop les hommes aujourd'hui, pour être malheureuse par eux ; et mon cœur, qui pourtant ne peut rester vide, épuise pour l'amitié tous ses moyens d'aimer. Que ce soit expérience, penchant, ou philosophie, ce sentiment a pour moi plus de pouvoir que n'en eut jamais l'amour. Je

m'afflige quand je vois ses victimes, mais en m'étonnant de leurs folies; et dans mon cœur, qui sans doute vous a paru bien criminel, je distingue quelques heures pour le plaisir et toute ma vie pour l'amitié.

LETTRE XLVII.

Sophie à Elvire.

St.-Ives.

Oh! mon amie, avec quel sentiment de tristesse et d'inquiétude j'ai lu l'histoire de la duchesse! Je ne sais point sourire aux égaremens honteux qui déshonorent notre sexe, et je bénis le ciel, dans ma solitude, de ne connaître personne à qui je doive autant d'indulgence, ou autant de rigueur. Quelle mère! et quel mari! Car le duc trouvant dans son épouse un enfant qui avait jusque là trahi ses devoirs sans les connaître, pouvait, avec plus de soins, rendre à la vertu un être faible, mais capable encore d'en apprécier les charmes. Et toi, Elvire, quel destin te conduit à faire la compagne d'une

femme que tu ne peux plus estimer ni défendre ? Je ne chercherai point à t'abuser, ta conduite est coupable : si ce n'est par des erreurs essentielles, c'est au moins par trop de faiblesse, trop peu de docilité pour les guides estimables que la nature et l'hymen t'avaient donnés.

Oh ! j'attends le retour d'Emile avec plus d'impatience que toi-même ; ce n'est pas au bonheur seulement que sa présence doit te rendre, c'est à la décence, à la raison, et tes liaisons les blessent également toutes deux. Je croyais l'entrevoir, mais comme toi, Elvire, j'espérais que ton amie n'était point criminelle, en te voyant toi-même victime de la calomnie, je pensais doublement qu'elle pouvait atteindre l'innocence. En me désabusant, chère amie, mes craintes se sont étendues sur toi, elle n'ont plus de bornes.

Je veux croire que Lucile, plus franche, plus étourdie que bien des femmes, n'a point formé le dessein criminel de t'entraî-

ner aussi à ta perte; au moins est-il vrai qu'elle ne pouvait avoir pour toi des craintes qu'elle n'a point eues pour elle-même. Penses-tu que la vue continuelle d'une femme irréprochable puisse ne pas lui être importune un jour?

Et Gustave est près de toi! il t'aime! elle le sait! elle le protège! sans doute: et où prend-stu tant de confiance en tes forces? D'autres que toi, Elvire, ont chéri la vertu, ont eu la puissante volonté d'y être fidèles, et pourtant ont succombé. Tu me diras que tu adores ton époux, que tu saurais fuir Gustave, s'il osait te rappeler son amour. Ah! mon amie, ce ne sont pas non plus ces discours que je redoute, un seul mot serait le signal du danger, et j'aime à croire que de frivoles considérations ne t'arrêteront plus.

Mais je crains son silence, son respect, sa tristesse, cette disposition sensible, où doit mettre la vue d'un être que l'on rend mal-

heureux et qui paroît soumis à son sort. La sécurité devient le prix de cette conduite honnête ; on craint d'ajouter par le soupçon, une offense inutile à des chagrins réels, et telle femme capable de surmonter jusqu'à la mort ses propres désirs, a souvent cédé à des larmes, qui l'entraînaient à se sacrifier elle-même. Enfin cette maison même de Madame de Cerni te convient-elle? Elvire, est-ce là que tu dois attendre ton époux? je t'en dis trop, je t'offense peut-être, et pour la première fois la vérité me coûte un effort.

Il est temps de te parler, Elvire, de l'aimable enfant, que tu enlèves au malheur. Si tu connaissais moins Monsieur de Verac, je dirais peut-être que tu as pris bien légèrement une obligation sans le consulter; mais son âme est si belle, si bienfaisante, qu'une belle action doit toujours être sûre de son aveu. Les dispositions de cet enfant t'aideront peut-être à deviner son origine,

j'ai sur cela des préjugés, qui me trompent peut-être, mais je ne saurais penser qu'un sang illustre, ou au moins respectable par les mœurs, puisse produire un être vicieux.

J'aime à te voir cette douce occupation, mon Elvire; elle est digne d'un cœur, qui se doit tout entier à la bienfaisance et à la vertu.

SOPHIE.

LETTRE XLVIII.

Emile de Vérac à son cousin le comte d'Ismar.

Saint-Médéric, près Paris.

Si tout l'art des médecins peut me rendre à la santé, arrêter le cours d'une fièvre brûlante, dont je suis dévoré, depuis dix jours, je n'attendrai point ta réponse, Ismar, je partirai.... J'irai la rejoindre, je la verrai : j'irai la confondre ; car c'est le mépris, le mépris seul, qui peut éteindre l'amour.

Mon frère, mon insensible frère m'a perdu ; les conseils d'une âme si froide pouvaient-ils diriger un cœur comme le mien ?

Voilà bien les hommes ! implacables pour les passions qu'ils n'approuvent pas, pleins d'indulgence pour celles qui les dominent. Le commandeur joue, se ruine ; passe sa vie dans les agitations que donnent la cu-

pidité, et la fortune, et quand il m'a vu amoureux, amoureux de ma femme, je lui ai fait pitié.

Ecoute-moi, Ismar, et qu'il me soit possible de te raconter, avec un peu de calme, ce qui s'est passé ici depuis le jour où je t'écrivis de Milan.

Au sortir de ce malheureux foyer, où je venais d'entendre des propos si alarmans, je voulus quitter la ville, où j'étais assez connu, et où je pouvais devenir l'objet du ridicule et de l'attention. Je payai mon hôte, prévins mon frère, et le lendemain, au point du jour, j'étais dans une fort jolie petite maison de campagne que je connaissais depuis quelque temps.

Ce changement de lieu, la beauté du climat, si bienfaisant dans toute l'Italie, le calme de cette habitation, l'honnêteté touchante et discrète de mes hôtes, me mirent dans une disposition plus tranquille; mais hélas! elle ne fut pas de longue durée!

Le lendemain, vers midi, je me promenais dans les environs, une sorte de commissionnaire du pays, une lettre à la main, se dirigeait vers la maison; je le vis chanceler d'assez loin, ensuite tomber tout-à-fait et fort rudement. J'allai à son secours. Il n'était pas blessé, mais fort ivre. La lettre qu'il portait s'était échappée de ses mains dans sa chute; je la lui rendis. Mais doutant fort qu'il fût en état de la remettre, je lus l'adresse, pour lui montrer au moins son chemin.—Mon jeune prince, me dit ce misérable, vous devriez bien m'indiquer un monsieur *incognito*, auquel il faut que je donne cette lettre... sans qu'il sache pourquoi.

J'écoutai patiemment ce radotage d'ivrogne; mais reprenant la lettre, je lui dis qu'il ne pouvait s'adresser mieux, puisque j'étais moi-même M. de Vérac. — Ah bien! c'est heureux, dit-il, au moins. Si celui qui m'a si bien payé pour aller vîte, voyait

comme je marche, moi : ah ! c'est que je suis le vent.... le vent....

Ici, le coquin, soulagé par une évacuation subite, retrouva une partie de sa raison ; car il me demanda s'il n'y avait rien pour boire....

Pendant ce temps, j'avais parcouru la lettre, cette lettre affreuse, qu'un démon infernal avait sûrement dictée. Elle n'était point signée. J'en remis une seconde lecture à un autre moment, ne voulant pas laisser éloigner cet homme ; qui pouvait me donner de grands éclaircissemens.

Non-seulement pour boire, mais aussi pour manger. Cette lettre me vient d'un parent qui m'est cher, et qui m'annonce son arrivée. — Ah ! c'est différent, bien pardon, monsieur (en se découvrant), pardon de la liberté. Vous n'êtes pas fier, au moins, pour le parent d'un duc.... Effectivement, quand on mange, le vin....

Mon garçon, lui dis-je, voilà un louis

dont tu feras ce que tu voudras; mais dis-moi quand le duc t'a remis cette lettre. — Mon digne monsieur, c'était hier, je crois; hier ou ce matin.... car, voyez-vous, quand on a dormi.... Et puis ce vin était si mauvais.

— Tu dis donc que le duc?

— Oui, monseigneur, continua le malheureux (qui me causait la plus vive impatience), ne voilà que quatre jours que le duc de Mozardi est de retour à Milan, où il revient *incognito*, à cause de cet homme mort qu'il a laissé à Paris.

Je me sentais défaillir au nom du duc..., et je pâlis sans doute.

— Eh! batte, qu'est-ce que cela vous fait à vous que cet homme soit mort? Il est vrai que M. le duc a dit aux gens de la maison... Ah! tenez, je ne sais plus ce qu'il a dit. Mais c'est que je connais M. le duc dès l'enfance, moi; quand il a quelques petites

affaires un peu secrettes, c'est Lazari qu'on vient chercher.

— Mon ami, est-ce qu'on t'a fait quelque défense au sujet de cette lettre? — Ah! parbleu, je pense bien que oui! M. le duc m'a dit comme cela, remets-la à lui-même, entends tu? puis, s'il t'interroge, dis que c'est une vieille femme de la rue St.-Charles qui t'a remis cela. Aussi vous voyez bien, mon bon seigneur, malgré toutes vos générosités, pour mille louis je ne dirais pas autre chose; j'en ferais serment sur l'Evangile, que c'est une vieille femme.... parce que, voyez-vous, il faut être honnête homme avant tout.

J'en savais assez, et voyant que le drôle ne se souvenait même plus de ce qu'il m'avait dit, je l'assurai que je ne voulais pas compromettre sa fidélité.

Nous nous quittâmes alors, et m'asseyant sous un arbre qui donnait beaucoup d'om-

brage, je repris cette affreuse lecture.

Ne t'attends point, Ismar, que j'ose souiller ma plume par un récit exact de ce que renfermait ce libelle scandaleux. Ma malheureuse épouse y est peinte sous les traits les plus noirs, comme l'amante du chevalier Broun et du duc lui-même, qui, rebuté de ses infidélités, a pris le parti de l'abandonner. Enfin cet écrit anonyme m'assure que madame de Vérac vit, en ce moment, au château de Cerni, avec Gustave, dans un canton qu'il me désigne avec détails.

Gustave !... toujours Gustave !... Elvire élève un jeune enfant qu'elle paraît adorer, et qui est le portrait de Gustave. Le public assure que, plusieurs mois avant son mariage, Elvire était mère.

Enfin, Ismar, la plume m'échappe des mains. Je sens l'absurdité de semblables accusations; mais comment concevoir ce qui peut y avoir donné lieu?

Comment comprendre que le duc, qui, si l'on en croit le bruit public, ne s'est battu que pour défendre madame de Vérac, accusée de vivre avec le chevalier Broun, soit ensuite le premier à répandre cette nouvelle? qu'il porte la haine, la vengeance, jusqu'à vouloir la perdre dans mon esprit? Lâche anonyme, tu ne jouiras pas de ton ouvrage; tu ignoreras l'effet de ta noirceur. Je n'irai chercher près de toi, ni vengeance, ni éclaircissemens; puisse mon silence être à tes yeux le langage du plus froid mépris!

Toutefois, Ismar, l'affreux chagrin que m'a causé cette lettre, et celui qui l'avait précédé à l'Opéra, m'ont causé une révolution funeste; une fièvre ardente, accompagnée de délire, et même de frénésie, ne m'a pas quitté pendant soixante heures. Les soins, les touchantes attentions d'une aimable veuve chez laquelle je suis logé, m'ont rendu à la vie, et ma fièvre est à présent réglée par accès, qui sont encore

effrayans, mais qui me laissent au moins vingt-quatre heures de repos. Je voulais partir dans cet état, mais mon médecin assure qu'il me serait impossible de continuer ma route, et l'espoir d'une prompte guérison me soumet à ses remèdes et à ses conseils.

D'après les indications que me donne la lettre du duc, je me rendrai de suite aux environs de Cerni; là, profondément déguisé, je repousserai également toute prévention favorable ou contraire, je n'aurai de juge que mes propres yeux, et je pense qu'il me sera facile de me ménager, au château même, des intelligences qui m'instruiront avec impartialité de tout ce qui s'y passe.

Non, non, je n'ai point encore l'affreuse idée qu'Elvire soit criminelle. Elle aimait la vertu, elle m'aimait aussi, Ismar; et pour vaincre un excès de sensibilité qui me rendait malheureux, je l'ai laissée sans défense!.. Mon abandon a prêté des armes à la calomnie. Je réparerai mes torts, Ismar. Si je

la retrouve innocente ; quel bonheur de nous revoir, de ne plus nous quitter, de la ramener dans le monde triomphante, et entourée de mon estime ! Ah ! je nourris cette idée ; elle me soutient, elle seule peut hâter ma guérison. Si jamais j'étais désabusé ; s'il me fallait rougir, et pour elle et pour moi, crois-le, Ismar, je ne chercherais pas à vaincre ma douleur, j'invoquerais plutôt le ciel pour qu'elle me conduise au tombeau.

Adieu, plains ton ami. Douter de ce qu'on aime, c'est déjà un supplice affreux.

EMILE DE VÉRAC.

LETTRE XLIX.

Gustave Broun, à Valville.

Cerni.

Le ciel, l'amour, l'amitié, me protègent; je n'arrive pas à pas de géant, il est vrai, enfin, j'arrive. Et n'ai je pas toujours pensé moi-même qu'Elvire n'était pas une conquête ordinaire; que la possession devait trouver un nouveau charme par la difficulté de l'obtenir! Aussi, Valville, quand je t'écris si fièrement, *j'arrive*, cela ne veut pas dire que ma belle soit moins sévère, moins réservée, moins sûre de sa vertu; mais il existe à présent entre nous un lien si doux, si précieux. Il est en mon pouvoir d'assurer un point si essentiel à sa félicité, ou de frapper son cœur dans un endroit si sensible. Ah! bienheureux hasard, comment ne

pas te confier notre destin, quand tu fais pour nous plus que nous n'eussions jamais fait nous-mêmes. Tu n'entends rien à tout ceci, Valville. Je conviens que cela serait difficile ; mais je fais taire ma joie pour t'en expliquer le motif.

Près de Cerni est un fort joli bois, où ma belle amie va se promener presque tous les jours, malgré la fraîcheur des matinées. Elle a si formellement signifié la volonté d'être seule à ces promenades, que je n'ai point encore osé enfreindre la défense, dont j'étais pourtant mortellement ennuyé ; car, soit dit en passant, la duchesse et moi sommes également las l'un de l'autre ; madame de Cerni est vieille, et malgré ses attentions aimables, j'ai besoin de toute mon obstination dans mes projets, pour supporter l'ennui que j'éprouve quelquefois ici, car ma chère Elvire est souvent absente, et alors je me crois seul avec tout ce qui y reste.

J'en reviens au bois où ma belle amie dirige souvent ses pas; je crois que c'était sans but, et simplement pour y porter son penchant à la rêverie, et peut-être son importun souvenir d'Emile; enfin, elle rentre de sa promenade, il y a près de six semaines, avec une toute jolie petite fille de trois ans qu'elle portait dans ses bras, et dont on venait de lui faire l'abandon le plus absolu.

Cet enfant, misérable et farouche d'abord, sans connaître l'étendue de son bonheur, sentit bientôt la différence de son sort, et répondit aux douces et vives caresses de sa mère adoptive, qui, vraiment très-sensible, et ne sachant comment employer son cœur, a pris, pour cet enfant, une passion peut être aussi forte que celle qu'aurait pu lui inspirer la nature, si l'enfant, effectivement, lui eût dû le jour. Quand cette petite fille fut bien réchauffée, bien vêtue, bien rassasiée de bonne chère

et de bonbons, Elvire nous raconta que la pauvre petite, élevée dans la plus pauvre chaumière, y était abandonnée presque dès le jour de sa naissance, par un scélérat qui, trompant la confiance de ces bonnes gens, ne s'était pas fait connaître, et avoit promis de renouveler, tous les six mois, la petite somme qu'il avait donnée en apportant l'enfant; que, depuis ce temps, cet indigne père n'avait pas reparu, ni donné aucunes nouvelles, ce qui mettait cette pauvre enfant depuis long-temps à la charge d'une paysanne vieille, déjà chargée de cinq enfans en bas âge, dont la propre mère avait péri de misère et de chagrin.

Je fus le premier à m'écrier de très-bonne foi contre l'indignité de ce père, que j'aurais peut-être un peu plus ménagé, si j'avais su ce que j'ai découvert depuis; mais l'idée ne m'en vint pas alors. La petite, débarbouillée, et vraiment très-gentille, nous occupait toute la journée; je la caressais

comme les autres, pour faire ma cour à Elvire, mais au fond, de très-mauvaise humeur, d'une distraction qui, en intéressant son cœur, m'éloignait encore d'elle; quand tout à coup la duchesse, qui a quelquefois des traits d'esprit inimitables, s'avisa de trouver que l'enfant me ressemblait. D'abord on remarqua les cheveux, absolument de la même couleur que les miens, puis la bouche, le sourire, le regard, et jusqu'à un signe, près de l'œil droit, qui est semblable au mien. Elvire elle-même en fut frappée, mais bien moins que moi, qui me rappelai tout à coup une circonstance de ma vie, effacée ou confondue avec tant d'autres qui ne m'intéressent plus.

Tu sais, Valville, ou peut-être as-tu oublié que j'étais en garnison dans cette province il y a environ quatre ans. La ville de** est à peu près à quinze lieues d'ici; je m'y ennuyais fort, et par oisiveté bien plus que par amour, je fis la cour à la femme

d'un petit négociant, parti pour un fort long voyage. La petite femme fit assez de façons pour irriter ma fantaisie; elle craignait mortellement le retour, pourtant inattendu, d'un mari jaloux et brutal, qui, pendant son absence, l'avait confiée à sa mère.

Madame Undervich, c'était le nom de ma maîtresse, n'eut pas été plutôt à même d'estimer ce que je valais, qu'elle se mit à m'aimer à l'adoration. Elle voulait que je l'enlevasse, et me suivre au bout du monde. J'étais loin de partager cette volonté; mais j'eus la maladresse de satisfaire le desir qu'elle avait d'avoir un enfant de moi.

J'ai remarqué quelquefois que la femme la plus craintive est la plus disposée à braver tous les dangers, quand une fois l'amour s'est emparé de son esprit. Celle-ci, aussi adroite que passionnée, cacha parfaitement sa grossesse à tous les yeux, ne s'absenta que six jours de chez sa mère,

sous un prétexte qui parut très-naturel, et ne sachant que faire de ma progéniture, la vieille sage-femme m'indiqua un village où nous nous rendîmes en peu d'heures, et où elle m'accompagna.

Avec un peu d'argent, et la simplicité des bonnes gens auxquels j'avais affaire, tout s'arrangea le mieux du monde. Je ne dis pas même mon nom, et je vins rassurer la petite maman, à qui je laissai l'adresse de la nourrice, présumant bien qu'à l'avenir, le soin de la chère petite créature la regarderait plus que moi.

Le mari revint, le régiment partit, et ne voulant pas compromettre cette femme par des relations inutiles, je sacrifiai, à sa sûreté, le desir que j'aurais eu peut-être, d'en savoir des nouvelles de temps en temps.

J'écrivis pourtant, deux ans après, à un bourgeois du pays qui nous connais-

sait tous deux ; il me répondit que madame Undervich était morte peu de temps après mon départ. La chronique scandaleuse disait que c'était par suite de couches ; et le mari, auprès duquel ce bruit était parvenu, l'avait traitée extrêmement mal.

Cette histoire m'affecta, mais comme il n'y a pas de remède à la mort, je cherchai à me distraire, et j'y réussis si bien, que, depuis ce temps, je n'y songeai plus du tout.

Je pense à présent, Valville, que tu devines à merveille quel est le père de cette jolie Pauline, qui a mes cheveux..., mon regard....., mon sourire..... Je pense donc que je puis te laisser sur cette idée, et prendre quelque repos. Ma première lettre t'instruira des démarches où m'a conduit cette découverte.

J'ai de grands projets, Valville. On se

lasse de tout, et particulièrement de soupirer en vain ; mais, vaincre ou périr, c'est la devise des héros et des amans. Adieu.

Ton ami, GUSTAVE BROUN.

LETTRE L.

Elvire à Sophie.

Cerni.

Il ne sera pas dit, ma chère Sophie, que tu m'aies fait connaître mes torts, sans m'inspirer à l'instant le desir de les réparer. Tu as laissé dans mon âme toutes les craintes qui agitaient la tienne en m'écrivant, et mon parti est pris.

Je viens d'écrire à ma mère. Je confesse l'imprudence de ma conduite avec trop de regret, pour craindre que sa rigueur n'en soit pas appaisée. Je la supplie de me recevoir, d'oublier mes inconséquences, qui n'ont jamais corrompu les vertueux principes que j'ai reçus d'elle. Enfin, Sophie, quels que soient ses reproches, ses murmu-

res, je souffrirai tout, et je partirai aussitôt sa réponse.

Aussi bien, il s'est fait ici, dans notre manière d'être à tous, des changemens, insensibles en apparence, et qui, pourtant ne peuvent échapper à la véritable amitié. Lorsque j'eus lu l'histoire de Lucile, elle vint cacher son visage dans mon sien et m'embrassant avec inquiétude : Elvire, me dit-elle, songez à ma mère, je n'ai ni vu, ni appris la vertu.

Ah ! Lucile, lui dis-je en versant des larmes, je ne souhaite pas moins que vous-même de vous trouver une excuse. Fiez-vous à mon cœur.

Lucile voulut entrer alors dans une ample justification de ses torts, et malgré le ton humble qu'elle avait pris d'abord, et sans doute pour me séduire, je vis qu'elle allait en venir bientôt à l'apologie de sa conduite, avec des sophismes faciles à réfuter, mais qui établissaient une discussion de

principes, que certainement je ne voudrais entreprendre qu'avec l'espoir de la convertir. Ne l'ayant aucunement aujourd'hui, je la repoussai doucement, mais en lui disant avec sévérité de ne point me faire autant connaître la différence de nos opinions.

Ce discours la blessa, et depuis ce temps, il me semble qu'un peu de refroidissement s'est établi entre nous.

Gustave a rarement l'occasion d'être seul avec moi ; et quand le hasard nous rassemble, mon air amical et franc doit, je pense, l'embarrasser plus que ne le ferait un air de réserve ou de timidité. Je lui rappelle quelquefois, et du ton de la reconnaissance, les premiers conseils qu'il m'a donnés, et qui lui ont valu ma confiance. Je crois fort, à présent, qu'il se repent d'avoir joué ce rôle vertueux, qu'il ne peut démentir sans exciter ma haine. Il est contraint, mécontent, et ne prend plus la peine de dissimuler l'inégalité de son caractère.

Ah! Sophie, quel désordre que les passions! et que Gustave me paraît différent de l'aimable Mentor qui nous gouvernait autrefois! Quelquefois son air est sensible, doux; ses yeux expriment tout l'effort qu'il fait pour se taire, et je ne puis m'empêcher de le plaindre. Mais bientôt son regard s'anime, sa voix s'altère; il prend ma petite Pauline dans ses bras, et l'embrasse avec une violence qui effraie cet enfant; il baise mille et mille fois la place que mes lèvres ont touchée. Hier il ajouta avec une sorte d'égarement, oui, elle est à nous, à nous deux, pour toujours!

Je crus qu'il devenait insensé, je repris la petite et m'éloignai fort tristement. Ce n'est pas là le ton, le langage de l'amitié. La vue de Gustave me trouble, m'agite; je souhaite, je t'assure, de m'en éloigner.

J'ai caché mon dessein; dès que j'aurai la réponse de ma mère, je partirai: ma fidelle

Victoire est seule dans le secret ; mes malles sont faites, rien ne m'arrêtera.

Ah ! Sophie, que ne m'as-tu parlé dès long-temps avec autant de franchise que tu le fais aujourd'hui ? Que n'as-tu ordonné, exigé de mon amitié ? tes droits sur moi sont les plus anciens, et je sens bien aujourd'hui qu'ils seront toujours les plus chers.

Adieu, chère amie, ma première lettre sera de Paris, ou bien ma mère m'aura repoussée. Ce n'est que près d'elle que je puis aller, sans la crainte que Gustave ou Lucile ne se rapprochent de moi ; mon cœur saigne pourtant en affligeant cette dernière, mais tu le veux, Sophie, et je n'hésite plus ni à te croire ni à t'obéir,

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE LI.

Gustave à Valville.

Cerni.

Toutes mes mesures sont prises, Valville, j'ai encore douze heures à moi; cela me laisse le temps de continuer ce que je te mandais dans ma dernière lettre, où je t'apprenais ma paternité, qui m'intéresse aujourd'hui beaucoup plus que dans le temps que j'en reçus la première nouvelle.

Tu te souviens, Valville, des observations qu'on fit au château sur la ressemblance qui existe entre Pauline et moi. Je n'ose te dire que cela me la rend tout-à-fait chère, tu diras que chez moi, la nature s'éveille un peu tard; dis ce que tu voudras, mais par un sentiment secret et puissant, je sentais que

cet enfant était le mien, avant d'en avoir eu l'entière conviction.

Pourtant je ne la négligeai pas, et ayant dit à Elvire que je souhaitais porter des secours à cette famille malheureuse, elle m'indiqua parfaitement sa demeure. Je ne souhaitais pas qu'elle y vînt avec moi, mais je ne le craignais pas non plus; car depuis quinze jours surtout, elle m'évite avec un soin extrême, et ne pense plus qu'à cette petite fille; tendresse qui entre dans mes vues, et qui pourtant m'impatiente quelquefois.

J'arrivai à la chaumière à l'heure de midi, où ces bonnes gens sont rassemblés pour le dîner; je ne trouvai plus la pauvre Louison, qui est dans une meilleure vie; mais le mari, mais la vieille me reconnurent tout de suite, et firent un cri perçant.

Mes bons amis, leur dis-je, vous avez été bien long-temps sans savoir de mes nouvelles; mais on m'avait assuré que la

mère de mon enfant était venue le chercher. Ce n'est que d'hier que j'ai appris sa mort. Je viens payer vos soins et vous la redemander.

Mon bon Jésus, s'écria la vieille; mon Dieu! que vous dire?.... Pourtant Dieu sait.. Ce n'est que depuis deux mois.

Comment, lui dis-je, en feignant une grande colère, cette infortunée n'est plus ici? Qu'avez-vous fait de mon enfant? rendez-le moi, ou je vous livre tous à la justice!....

La vieille hurlait et se croyait déjà perdue. Je redoutais que cette révolution ne la tuât effectivement; et ayant entendu que ma fille n'était point morte, je lui permis de me raconter tout ce que je savais déjà, et ce qui parut me calmer beaucoup.

Elle me dit qu'elle allait partir tout de suite pour le château de Cerni, et que la belle dame qui avait enlevé l'enfant, m'attesterait à moi-même qu'il n'y avait que

deux mois, et que, jusque-là, il n'avait manqué de rien.

J'entendis ce que cela voulait dire. Je donnai une vingtaine de louis, et je me rendis entièrement maître de ces bonnes gens, à qui j'appris alors, que je connaissais madame de Vérac, et que j'étais ravi que mon enfant fût tombé entre ses mains; que je leur défendais expressément d'aller au château, de faire aucune démarche qui pût lui faire connaître que cet enfant m'appartenait; mais que s'il arrivait qu'un jour je vinsse moi-même les prier de me reconnaître pour son père, et pour celui qui leur avait confié la petite, j'exigeais qu'ils le jurassent sur leur honneur.

Ils me promirent tout ce que je voulus; mais ils craignaient qu'il n'y eût un piége dans cette condition de ne rien dire aujourd'hui. Je les rassurai; et pour ajouter une probabilité de plus à ce qu'ils pourraient dire un jour, je leur enjoignis de

quitter cette affreuse masure, et de retourner à ce village où j'avais vu Louison la première fois, me chargeant du prix du logement, que leur misère les avait forcés de quitter.

Tout cela convenu, je fus reconduit avec mille bénédictions, et la promesse la plus sacrée de ne point venir au château. Il n'est point temps qu'Elvire soit informée de tout ceci, et l'effet de cette nouvelle ne répondrait pas à mes vues, si elle l'apprenait par d'autres que par moi.

L'essentiel est qu'il soit bien constant que cet enfant m'appartient ; qu'Elvire sache qu'il dépend de moi de le lui ravir, de le rendre à l'obscurité et à la misère, ou de partager sa tendresse, ses soins, et d'assurer à cet enfant une fortune indépendante.

Voilà, Valville, ce que je dois au destin, qui s'explique en ma faveur, mais que je dois

seconder sans délai ; car ce que je viens d'apprendre ne me permet plus de balancer.

Victoire, que j'ai depuis long-temps dans mes intérêts, m'a confié que l'ingrate Elvire n'attendait qu'une réponse de sa mère, pour nous quitter tous brusquement et sans retour.

Tu le vois, Valville, voilà le prix qu'elle réserve à ma discrétion, à mon respect, à des siècles de persévérance et d'amour. Eh bien ! cette méfiance me dégage, et puisque la cruelle me traite et me fuit comme le plus criminel de tous les hommes, je lui ôterai au moins le remords d'une injustice à mon égard. Dans quelques heures elle sera en mon pouvoir ; je serai vengé d'Emile, et si quelques considérations m'obligent un jour de lui rendre sa femme, des droits incontestables sur sa personne et sur mon enfant, m'assurent que notre liai-

son, publique ou secrète, durera tout au moins autant que mon amour.

C'est à regret que j'emploie cette voie d'un enlèvement; elle est passée d'usage depuis que ces dames se rendent de si bonne grâce, et sans exiger l'embarras d'une pareille conspiration. Mais ici, loin de rien attendre du temps, je pense que l'habitude de nous voir, et de donner à nos sentimens l'expression paisible de l'amitié, a détruit dans Elvire toute idée d'une inclination plus vive; aussi je n'attends plus rien de son cœur, ni de son consentement.

Elle-même m'a écarté d'un plan plus délicat, que j'avais formé en lui rendant mes premiers soins. Qu'elle s'en accuse elle-même, si j'obéis à mes sens en lui faisant violence. Mais ne semblerait-il pas que je m'en excuse? et ne ris-tu pas toi-même de ma timidité?

Voilà, diras-tu, le vrai pouvoir de la

vertu; elle en impose, sans d'autre secours, à celui qui veut l'anéantir.

Ah ! trève de morale, Valville ; les plaisirs et la vie n'ont qu'un moment, il faut en jouir.

Ton ami, GUSTAVE.

LETTRE LII.

Gustave Broun à la duchesse de Mozardi.

De la ferme de Magui, en Normandie.

Le temps des grands services est arrivé, ma belle Lucile, et voici des nouvelles. Ne criez pas, ne jetez pas l'alarme, n'envoyez pas après nous des gens à pied, à cheval, pendant que reposant tranquillement dans une belle et bonne ferme, à cinq lieues de vous, nous ne manquons ni de soins, ni de prévoyance pour l'avenir.

Je pense bien, Lucile, que vous trouverez assez mauvais que j'aie pris la liberté d'enlever votre amie et la mienne sans vous en avertir; mais, outre qu'on ne sait jamais bien ce qui se passe dans la tête des femmes,

et jusqu'à quel point on peut compter sur elles, votre tendresse pour Elvire, l'idée d'une séparation, pouvaient vous attendrir; j'ai cru plus sage de vous épargner ces combats, qui vous eussent peut-être fait balancer entre votre amie et moi.

Je pense, Lucile, que nous connaissant comme nous nous connaissons tous deux, ce n'est pas le prétendu crime de ma démarche que j'ai besoin de justifier près de vous. Je vous rends cette justice, que, n'étant pas très-susceptible de passion, vous concevez à merveille qu'on fasse beaucoup pour le plaisir, et je suis sûr que vous vous étonnez vous même de la constance avec laquelle je l'ai attendu jusqu'ici.

Et moi aussi, Lucile, je m'en étonne, et j'ai bien vu qu'en restant comme nous étions, Elvire et moi, le retour d'Emile nous surprendrait avant d'avoir rien conclu. De plus, vous saurez que ce qui a précipité mes résolutions, c'est la nouvelle cer-

taine du prochain départ d'Elvire, qui vous sera confirmée par Victoire, restée près de vous, et que je recommande spécialement à vos bontés, jusqu'à ce qu'il soit temps que je la rappelle près de nous.

Il me reste à vous dire, aimable Lucile, avec quelle facilité, j'ai réussi dans mes desseins : j'en suis vraiment honteux moi-même; car ma belle amie vaut bien qu'on s'expose un peu pour elle, et cette aventure s'est passée presqu'aussi tranquillement que si nous eussions été d'accord.

Depuis qu'Elvire conduit la petite avec elle vous pensez bien qu'elle ne s'éloigne pas beaucoup du château ; pourtant vous vous rappelez peut-être, que j'avais dit la veille, que le garçon, chargé d'apporter nos lettres de la poste voisine, étoit fort négligent, et que nous les recevions avec beaucoup de retard.

Elvire qui attend impatiemment une réponse de sa mère, me demanda à quelle

distance étoit la poste, et je vis tout de suite qu'elle avoit l'intention de diriger de ce côté la promenade du lendemain. Ne pouvant en ce moment être entendu de personne, je lui répondis qu'elle étoit, tout au plus, à une petite demi-lieue du château, et je n'eus plus l'air de donner le moindre intérêt à cette question ; mais je tins prêt sur cette route, un cabriolet de voyage, avec trois excellens chevaux, et dans ce cabriolet, deux hommes qui me sont dévoués, d'un extérieur commun, et que leur costume vieillissoit encore.

Ma belle, à qui j'avais assez mal indiqué la route, ne tarda pas à s'égarer. Le cabriolet suivit d'assez loin, mais comme il n'y avait personne dans la campagne. Elvire ne savait à qui demander son chemin. L'enfant fatigué se mit à pleurer, un de mes gens descendu du cabriolet, eut l'air de s'apercevoir de son embarras, et lui demanda si elle cherchoit quelque chose. Oui, dit Elvire

avec confiance, je vais au village de Noircel, et je crains de m'être trompée de route.

A Noircel ? reprit le bon homme froidement vous y tournez le dos, ma belle dame, et si c'est là votre projet, je doute fort que cet enfant vous puisse suivre si loin.

Eh bien, dit Elvire déjà troublée, le château de Cerni ne doit pas être si loin, je vais y retourner.

Oh non, continua mon homme : une bonne heure de chemin, et vous y serez rendue. Une heure, dites vous? mais, mon cher monsieur, je suis donc bien loin ?

Trois petits quarts de lieue ?

Tant que cela ! dit Elvire, en prenant l'enfant dans ses bras, et cherchant à l'appaiser : pauvre petite ! je ne m'étonne pas si elle ne veut plus aller... Eh bien ! viens, viens, je te porterai ; ma tendresse pour toi me donnera des forces.

En effet, elle prit la petite, et fit une

centaine de pas ; mais, bien incapable de soutenir ce fardeau, elle s'arrêta, s'assit par terre ; elle paraissait prête de verser des larmes.

Mon homme s'y était bien attendu, et pour redoubler sa confiance, il lui dit que le cabriolet duquel il venait de descendre, et dans lequel il avait laissé son ami, appartenait à un gros bourgeois de ce pays-ci, qu'ils allaient le chercher ; mais que, si elle voulait les payer pour la querelle qu'ils se feraient avec le maître, en venant si tard, ce n'était point une affaire que de la ramener, elle et son enfant, où elle voudrait aller.

Elvire pensa embrasser le bonhomme, tant elle était effrayée de sa situation. Elle tira sa bourse et lui offrit tout ce qu'il voudrait.

C'est bon, dit-il, je vois que vous en avez, nous compterons en arrivant ; laissez-moi seulement prévenir mon camarade.

Vous pensez bien, Lucile, que tout fut bientôt conclu. L'enfant, charmé d'aller en voiture, donna de grandes démonstrations de joie ; Elvire heureuse la combla de caresses. Le cabriolet était large, et il fut aisé d'y placer Elvire, Pauline et un de mes hommes ; l'autre monta derrière. Le voyage fut d'abord très-gai, et entrepris sans nulle violence. Le postillon prévenu changea de route, sous le prétexte d'abréger le chemin ; mais à un quart de lieue, il mit ses chevaux au grand galop, et parut ne plus être maître de les diriger.

Elvire épouvantée, pria son conducteur de descendre pour les arrêter, et s'étonnait que l'homme qui était monté derrière, ne le tentât pas ; mais on lui observa que cela était impossible sans beaucoup de danger, et qu'il avait bien assez à faire à son âge, de se garantir de tomber.

Pourtant, comme les jours sont courts dans cette saison, la nuit approchait ; le

postillon qu'on appelait pour la forme, faisait semblant de ne pas entendre; Elvire priait Dieu, embrassait l'enfant, et ne comprit qu'elle était véritablement enlevée, que lorsque le cabriolet entrant dans la grande cour de la ferme, des valets prévenus vinrent éclairer, et que mes deux hommes l'invitèrent poliment à descendre. Elle jeta d'abord des cris perçans, reconnut qu'elle avait été trompée, et tâcha d'intéresser les maîtres du lieu. Mais tout était prévu; un de mes hommes l'ayant enfin tirée à l'écart, lui montra un papier revêtu de différens cachets auxquels la belle captive ne devait rien comprendre, et lui dit que c'était par un ordre supérieur du gouvernement qu'ils agissaient; que cet ordre paraissait avoir été sollicité par sa mère, et depuis peu; qu'elle devait bien juger que la résistance devenait inutile, et ne pouvait qu'augmenter beaucoup la rigueur de son sort.

Elvire se jeta à genoux, versa beaucoup de larmes, s'écria plusieurs fois avec douleur : ma mère ! ma pauvre mère ! puis, baisant son enfant : quel bonheur au moins qu'on ne me l'ait pas ôté !

De ce moment elle parut résignée, entra de bonne grâce dans une chambre où il y avoit du feu, et se coucha, ce ne fut pas sans faire un millier de questions, auxquelles on lui dit qu'il était impossible de répondre.

Quoique je sois moi-même dans la maison et fort près d'elle, je me garderai bien de me montrer ce soir ; il faut lui laisser le temps de se remettre de cette journée orageuse, et même nous ne continuerons notre route qu'après-demain. D'abord, pour que ma belle amie se repose, et puis aussi pour que j'aie le temps d'y recevoir de vous une lettre que vous mettrez à mon adresse pour que je la remette moi-même à Elvire, quand elle sera éclairée sur tout ceci.

Je compte, chère Lucile, que vous voudrez bien suivre mes instructions, qui tendent à consoler votre amie, et à lui faire prendre son parti sur la nécessité où elle se trouve de se donner à moi. Je vous permets de lui dire que je ne vous avais pas prévenue sur mon dessein. Rejetez-le sur l'excès de mon amour; mais ajoutez que son enlèvement fait le plus grand bruit. Le pis est pour cette aimable femme, qu'Émile demande le divorce, ou qu'elle le sollicite elle-même. Dans ce cas, je ne manquerai pas de répondre à sa complaisance par le plus grand de tous les sacrifices, celui de ma liberté :

Oui, Lucile, je suis prêt à lui offrir ma main. Voyez si de telles intentions ne justifient pas mes procédés; faites-lui entrevoir, si vous voulez, cette consolation.

Je conduis ma prisonnière à ma terre de Placentra à 60 lieues de Paris, et à-peu-près à la même distance de vous. Rien

n'empêchera que vous ne veniez l'y rejoindre, et j'envisage les jours les plus heureux.

Je ne vous laisserai point dans l'inquiétude, chère duchesse; et j'espère que ma première lettre vous apprendra mes premiers succès.

GUSTAVE BROWN.

P. S. Envoyez votre lettre par un exprès diligent et sûr, à la ferme de Magny; elle est connue. Faites mes excuses à madame de Cerni.

LETTRE LIII.

La duchesse de Mozardi à Gustave Broun.

Cerni.

ASSURÉMENT, chevalier, voilà de ces extravagances auxquelles on ne s'attend pas, et celle-ci me cause trop de douleur, pour vous épargner les reproches qu'elle mérite.

Il faut que l'amour-propre vous aveugle beaucoup, si vous ne voyez pas qu'Elvire n'a point d'amour pour vous, et que son Emile lui tient au cœur, comme s'il n'était pas son mari.

Les embarras et les suites d'un enlèvement peuvent-ils ne point vous alarmer? et si ce grand coup ne met entre vos bras qu'une femme au désespoir d'y être, vous ennuyant sans cesse du regret qu'elle aura

d'avoir manqué à l'honneur et à l'amour, serez-vous bien dédommagé d'un tel éclat, qui, par suite, peut et doit exposer votre vie?

Car, de croire qu'Elvire veuille divorcer, quitter l'homme qu'elle adore, pour récompenser un ravisseur, qui n'a cessé de porter atteinte à sa réputation depuis qu'elle le connaît; voilà ce qui est fou à imaginer. Je vous le répète, c'est peut-être moins la vertu que l'amour que vous avez à combattre, et ce que n'a point fait une longue assiduité, pensez-vous qu'une violence et une indigne supercherie l'obtiendront?

En vérité, Gustave, au lieu de prêcher aux femmes une vertu si rigoureuse, et qui se trouve presque toujours au-dessus de leurs forces, je voudrais qu'on les instruisît de bonne heure dans l'art de diriger une intrigue de manière à se sauver des conjectures du public, et du soupçon de ceux que leur infidélité intéresse.

Ma pauvre Elvire, avec toutes ses petites façons de vertu, avec sa petite prudence, qui voulait de l'*ami* et qui redoutait l'*amant*, aurait mille fois mieux fait d'avoir pour vous une toute petite faiblesse de complaisance seulement, et pour vous rendre à la raison.

Le désordre de ces sortes de fautes vient, le plus souvent, de l'importance qu'on y donne et de toutes les démarches qu'elles entraînent. Il vous manque, chevalier, de vous couper la gorge avec le mari, et le tout.... pour avoir une femme de plus.

En vérité, vous me faites pitié; car ne pensez pas que je vous croie plus d'amour qu'à mon amie elle-même. Sans trop bien m'y connaître (à ce que vous dites), je crois pourtant que le véritable amour est délicat, qu'il place son bonheur dans celui de l'objet qu'on aime, et que c'est à ses sacrifices, et non à ses outrages, qu'on reconnaît sa sincérité.

Mais Elvire aime son mari; elle vous rebute, sa froideur vous irrite, et quand vous aurez obtenu sa possession par force ou par adresse, vous viendrez nous dire fièrement que vous en avez *triomphé*.

Comptez-vous aussi pour rien, chevalier, la manière dont votre conduite me compromet vis-à-vis de madame de Cerni?

Vous avez raison de penser peut-être que sa morale n'est point sévère; et si, de bon accord avec Elvire, vous eussiez pris tous les soirs le chemin de son appartement au lieu du vôtre, je me crois sûre qu'elle ne s'en serait pas aperçue. Mais un enlèvement, une aventure chez elle, dans son château... cela réveille les souvenirs, la critique; et quand on est déjà si loin des plaisirs qui l'ont fait naître pour son compte, il est dur de l'éprouver pour celui des autres, sans y avoir nulle part.

Méritez-vous, chevalier, que je cause si

long-temps avec vous ? et avez-vous seulement songé à l'inquiétude et au chagrin que vous me causez à moi même ?

Lorsque la cloche du dîner fut sonnée hier, on s'étonna qu'Elvire ne fût point encore descendue au salon, on envoya un domestique la chercher ; il rapporta qu'elle n'était pas même au château.

Votre absence étant remarquée, ainsi que celle de la petite, on vous crut tous dans le parc, et la bonne madame de Cerni se borna à dire à ses gens de servir une demi-heure plus tard.

La demi-heure s'écoula, et l'inquiétude se communiqua. La mienne, surtout, semblait m'annoncer que ce retard n'était pas naturel. Je ne pus me mettre à table, et je fus, avec trois domestiques de la maison, parcourir le parc.

Il était nuit quand nous rentrâmes. Ma vieille amie, soupçonnant, ou plutôt connaissant votre amour pour Elvire, m'inter-

rogeait sur votre intelligence avec elle. Je ne savais rien, rien de nouveau.... mais craignant quelque nouveau malheur pour vous deux, je versais des pleurs. En vérité, j'étais désolée, et cela, pour des ingrats qui me quittaient sans regret.

Votre exprès arriva vers minuit; il ne trouva personne de couché au château, et m'ayant remis votre lettre devant madame de Cerni, je ne pus faire autrement que de la lui communiquer. Elle parut fort mécontente de vous; me gronda moi-même, comme si j'avais quelque part à vos sottises; et, dans son premier mouvement, elle voulait envoyer main-forte à madame de Vérac, et la sauver des griffes du vautour: c'est ainsi qu'elle vous nomme. Je ne pus vous garantir de ce projet qu'en cherchant à lui persuader que votre extrême violence exposerait la vie de ceux qu'elle enverrait à votre poursuite, et que, d'ailleurs, Elvire

n'était pas si loin de répondre à votre amour, qu'elle voulait le paraître. Je lui dis que j'étais persuadée qu'elle m'avait trompée à cet égard, et que vous me trompiez vous-même en m'écrivant qu'elle pensait à retourner chez sa mère.

Elle me demanda quel pouvait être le but de ce mensonge.

De me piquer contre Elvire, lui dis-je, qui a juré mille fois de ne point me quitter avant le retour de son mari, et qui m'aurait alors abandonnée sans m'en prévenir. Gustave, lui dis-je, pense qu'en aimant moins mon amie, je m'inquiéterai moins aussi de son absence, et de la violence qu'il lui fait.

Dites à présent, Gustave, que je ne vous sers pas avec zèle. Et sans moi, comment tout cela se serait-il passé?

J'ignore si ma vieille amie a trouvé mes raisons bien bonnes; mais, à soixante

ans, on ne tient à aucune idée avec beaucoup de chaleur. Assembler des gens pour vous poursuivre, vous dénoncer comme un ravisseur; cela eût fait un plus grand éclat encore. L'exécution la découragea, et vous pouvez continuer votre route en paix; *quoi qu'il arrive*, nous ne nous en mêlerons pas.

Pour Victoire, elle est furieuse de ce que vous ne l'avez pas enlevée aussi avec sa maîtresse, qu'elle aime, et que, dans sa douleur, elle s'accuse d'avoir trahie. Je ne lui ai point lu votre lettre, et votre exprès, plus fidèle, pour faire le mal, qu'ils ne le sont communément quand il s'agit d'une bonne action, était remonté à cheval sans avoir accepté un verre de vin, ni dit un seul mot à personne.

Où trouvez vous donc, chevalier, des coquins si discrets ? Cela doit vous coûter cher, et je pense que quand vous serez en ménage avec Elvire, vous ferez bien de ra-

cheter, par des économies, les frais de la première année.

Au surplus (quoique j'aie dit à madame de Cerni), je sais, par Victoire, qu'Elvire allait effectivement nous quitter, d'après les vertueux conseils d'une bégueule de province, qu'Elvire nomme sa Sophie, que j'ai vue il y a quelques mois, et qu'elle m'a toujours préférée. Si vous venez à bout de soumettre votre maîtresse d'un peu bonne grâce, il ne serait pas mal qu'elle en fût aussitôt informée. Cela mettra fin à toutes ces moralités, qui ne plaisent autant aux femmes qui les débitent, que parce qu'elles s'attribuent à elles-mêmes le peu de sagesse qui en résulte quelquefois.

Adieu, chevalier, finissez vîte tout ce roman, si vous voulez que je vous pardonne, et surtout que je vous revoie. Je vais écrire en votre faveur à Elvire, et si je parviens à bien plaider une si mauvaise cause, re-

connaissez le zèle de l'amitié, et le talent de l'avocat.

Nous brûlons d'impatience en attendant le premier courrier.

LUCILE, duchesse de Mozardi.

LETTRE LIV.

La duchesse de Mozardi à son amie Elvire.

Cerni.

Un exprès envoyé par Gustave change notre vive inquiétude en un violent chagrin. Il est donc vrai, Elvire, que les passions sont invincibles, et que votre ami m'a trompée moi-même, en m'assurant cent fois qu'il bornait ses prétentions et son bonheur à vous voir! Veuillez bien le croire, chère et malheureuse amie, je ne suis point sa complice, et je n'eusse jamais consentie à une démarche qui, j'en conviens, ne vous laisse plus aucun espoir de désabuser le public. Je vous jure que je l'en blâmerai toute ma vie, et que je n'eusse jamais souf-

fert qu'il vînt en Normandie avec nous, si je l'avais cru capable d'une telle résolution.

Le mal est fait, chère Elvire, et c'est même en vous en montrant toute l'étendue, que je crois vous prouver ma sincère amitié.

Qu'Emile revienne ou non, à présent, je ne pense point qu'il soit jamais possible de le désabuser : trop de circonstances se réunissent contre vous. Rappelez-les toutes, ma pauvre amie, et, faisant usage de la fermeté de votre caractère, prenez, à votre tour, le parti qui convient le mieux à votre bonheur, sans vous embarrasser de ce qu'il peut ajouter à l'opinion.

Gustave vous aime, il vous adore, Elvire, et si la preuve qu'il vous en donne aujourd'hui n'est pas celle que vous deviez attendre de sa délicatesse, ne vous en rappelez pas moins que vous l'avez connu jusqu'ici honnête, rempli de principes et de respect pour vos devoirs, qu'il ne tentait

pas même de combattre, quand ils semblaient mettre une barrière invincible entre vous deux.

Aujourd'hui, je le sais, sa conduite se dément; mais les gens qui ne s'égarent jamais, sont ceux qui sont nés sans passions. Leur sagesse n'est que de la froideur, et si on ne doit donner le nom de vertu qu'à ce qui coûte un effort, ce serait en agissant bien ou mal, qu'ils auraient au moins le mérite de se dompter.

Je suis persuadée que Gustave est incapable de vous faire personnellement aucune violence, et que si vous ne pouvez lui pardonner sa faute, son désespoir se tournera contre lui-même; mais qu'en résulterait-il pour vous, chère amie, quand il se donnerait la mort? Emile est trop sévère pour vous pardonner mille petites inconséquences, auxquelles il attachera un intérêt ridicule; et s'il s'est bien décidé à vous fuir dans un premier moment de jalousie, dont

le motif même était si faible, que pensera-t-il du reste? Soyez-en sûre, s'il vous avait aimée autant que vous paraissiez le croire, il ne vous eût pas quittée si vîte et pour si long-temps. Pourquoi faire cette épreuve?

Et à présent, quel sort vous réserve-t-il? A supposer qu'il ne se détermine point de lui même au divorce, par des principes généraux qui ne lui permettent peut-être pas de l'approuver, quelle vie menerez-vous ensemble? des reproches, des soupçons, des mépris continuels! Pauvre amie, à quoi vous servira votre innocence? Y croira-t-on? Et combien cela doit irriter, d'avoir fait des sacrifices continuels à celui qui les méconnaît tous!

Ne pensez pas, Elvire, que trop indulgente dans mes principes, je vous engage à favoriser en ce moment les desirs insensés du chevalier. C'est bien assez que, lui laissant l'espérance, vous consentiez à le suivre, jusqu'à ce qu'il ait fait, de concert

avec vous, toutes les démarches pour faire rompre votre mariage. Emile ne demanderait pas le divorce, peut-être; mais si c'est vous qui, vous plaignant de son absence, de son abandon, de ses traitemens même, si c'est vous qui le souhaitez la première, comptez que le dépit l'engagera à vous seconder; il y consentira, et une fois vos liens rompus, qui vous empêchera d'épouser le chevalier?

Je sais qu'il a moins de fortune que M. de Vérac, mais il a quelque aisance, et vous êtes si délicate, si peu intéressée! D'ailleurs, chère Elvire, la paix intérieure est tout pour le bonheur : Gustave ne sait-il pas combien vous êtes innocente? Quand toute la terre cesserait de le croire, n'est-ce pas dans son cœur que vous serez sûre de trouver à jamais autant d'estime que d'amour?

Sera-ce lui qui vous reprochera ce qu'on dit dans le monde? et quand il en est la cause, quelle réparation ne vous doit-il pas?

Et cet enfant, cette petite Pauline, qui vous est si chère, Gustave l'adore aussi; que savez-vous si M. de Vérac ne voudra point vous en séparer? Les hommes, et surtout les maris, approuvent si rarement ce qu'on a fait sans leur aveu! Enfin, chère Elvire, si je puis entrer en quelque considération près de vous, le retour d'Emile ne doit-il pas nous séparer pour toujours?

Votre douleur me ferme la bouche sur le bruit qui s'est répandu ici, que vous songiez à nous quitter pour rejoindre votre mère. Je me refuse à croire que vous ayez eu la pensée de m'abandonner ainsi, moi qui ai tout quitté pour vous, et que votre présence dédommageait de tout.

Oh! dites-moi, dites-moi qu'on m'a trompée, Elvire. Surtout rassurez-moi sur votre santé; ne vous laissez point abattre. Le chevalier, en me donnant de vos nouvelles dès le jour de sa fatale démarche, a

bien senti qu'en m'allarmant sur votre vie, il exposerait la mienne.

Je ne lui pardonne point sa conduite envers vous; mais s'il parvient à vous rendre heureuse, je sens, chère amie, que je ne pourrai point le haïr.

Madame de Cerni vous plaint, et ne vous accuse point.

LUCILE DE MOZARDI.

LETTRE LV.

Gustave Broun à la duchesse de Mozardi.

Cerni.

Je m'attendais bien à être un peu grondé, ma belle duchesse, mais je prends ce mal en patience, puisque d'ailleurs vous avez détourné une pensée qui eût amené les résultats les plus funestes, si madame de Cerni eût suivi le beau projet de m'arracher Elvire.

Soyez sûre, Lucile, que je m'entends beaucoup mieux qu'elle en enlèvement, que toutes mes mesures étaient prises, et que j'eusse vendu ma vie chèrement à qui eût voulu me disputer mon bien.

Vous ne connaissez pas tous mes droits sur votre charmante amie. Malgré tous ceux

que vous avez à ma confiance, je ne vous ai pas tout dit; les grands projets ne s'exécutent que par la grande prudence, et pour être (après Elvire pourtant) la plus aimable des femmes, encore êtes-vous une femme; et, par conséquent, tourmentée comme une autre, de la nécessité de garder un secret.

Revenons à ma belle, bien plus savante sur son sort qu'elle ne l'était il y a deux jours. Ne vous persuadez pas, Lucile, que j'aie mis dans ma confidence tous les gens de la ferme. Décidé à m'y comporter fort décemment, j'y étais arrivé le premier, et j'avais seulement dit que ma malheureuse sœur, sujette à des accès de démence plus ou moins violens, était conduite à son insu chez un habile médecin, qui promettait de la guérir; que, dans sa folie, elle m'avait pris en horreur, et que je la suivais sans qu'elle le sût, simplement pour surveiller les hommes auxquels elle était confiée.

Cela convenu, tout ce qu'elle aurait pu dire aurait paru une suite de son état, et même ces bonnes gens, à qui j'avais dit qu'elle était furieuse quelquefois, ne se souciaient pas de l'approcher.

Le lendemain du jour où je vous écrivis se passa donc dans la douleur, mais très-paisiblement. Elle écrivit à son amie Sophie; une autre lettre à madame de Cerni et à vous; ses gardiens lui ayant dit qu'ils n'avaient pas de défense au sujet des lettres, offrirent de les mettre à la poste. Elle fut charmée de cette douceur, et consentit à prendre un bouillon.

Vous pensez bien, ma belle amie, qu'on m'apporta toute cette correspondance, dont la lecture abrégea un peu l'ennui mortel de cette journée.

Je supprime ces lettres, qui, par l'événement, sont de vrais radotages, des plaintes de sa mère, des remords de son imprudence, une parfaite résignation à son sort...

Mais dans celle à sa Sophie, une sorte de joie de m'échapper à moi-même, fût ce même aux dépens de sa liberté; elle compte sur sa Sophie pour éclairer Emile, pour le convaincre de l'injustice et de la tyrannie qu'elle éprouve. Enfin sa crédulité était entière sur ces prétendus ordres du gouvernement.

Le lendemain, elle ne fit pas la moindre difficulté de remonter dans la voiture : craignant même que les gens de la ferme n'eussent connaissance de l'ordre humiliant qui la concernait, elle pria avec affection ses gardiens de ne rien dire à personne; et ces braves fermiers, qui avaient entendu ses cris la veille, et qui le lendemain la virent si tranquille, la saluèrent en la plaignant, et remarquèrent combien elle paraissait douce, quand *l'accès* était passé.

Pour cette seconde journée, elle fut bien plus longue que la première ; nous fîmes vingt-trois lieues. Parfaitement déguisé, et

monté sur un excellent cheval, je suivais le cabriolet d'assez loin ; ce ne fut qu'à la chute du jour que j'osai marcher devant, et me rendant à un gros bourg où nous devions passer la nuit, je fis, au maître de l'auberge, la même histoire qui m'avait si bien réussi la veille.

Il était entré dans mes projets d'abord de ne parler et de ne me montrer à Elvire que lorsqu'elle serait véritablement en mon pouvoir, et rendue à ma terre ; mais nos chevaux, qui avaient fait une si longue route presque sans repos, m'obligeaient de m'arrêter, et l'impatience me gagna.

Elvire soupa et paraissait tranquille. J'admirais ce courage de l'innocence, qui apprend à une si jeune femme à supporter sans murmure un malheur qu'elle était bien sûre de n'avoir pas mérité ; mais je sentais affaiblir mon admiration et ma pitié pour elle, quand je songeais combien elle s'inquiétait peu de ma douleur, et qu'elle se ré-

jouissait même de s'éloigner de moi. Après un léger repas, elle coucha la petite, et au lieu de se coucher elle-même, comme je m'y attendais, elle se mit à écrire.

On m'avait donné, dans le même corridor, une chambre auprès de la sienne; ses gardiens étaient retirés dans un cabinet voisin; car n'imaginant absolument pas qu'il lui fût possible de se sauver, tout annonçait qu'elle ne songeait point à le tenter.

J'entrouvris doucement sa porte; elle se retourna, me reconnut aussitôt, et ne fut pas de quelques momens en état de m'interroger. Je commençai par entretenir son erreur, et lui dis qu'ayant été instruit de l'infamie qu'on exerçait envers elle, je venais la délivrer ou mourir. La pauvre enfant, dupe en ce moment encore, retrouva la voix pour me remercier avec beaucoup d'affection; mais elle me dit affirmativement qu'elle ne voulait pas s'enfuir, lors même qu'elle en aurait la liberté; que tout

s'éclaircirait avec le temps, tandis que, si elle était sauvée, et surtout par moi, il n'y aurait plus d'espoir de ramener la confiance et l'estime de son époux; qu'elle n'avait aucun souci du reste, et se sentait assez de force pour supporter son sort.

Vous n'imaginez pas, ma belle amie, combien il me fut difficile d'entrer en matière, de l'effrayer sur cette prétendue prison, où elle serait enfermée, et plus difficile encore de la désabuser sur toute cette histoire, et de lui avouer enfin que c'était de moi seul que dépendait sa liberté.

Ses yeux s'ouvrirent alors.... mais elle paraissait frappée comme de la foudre..... Muette, sans mouvement et plus pâle que le fichu qui couvrait son sein, je crus qu'elle allait s'évanouir, et je me préparais à lui donner des secours; elle se trompa au mouvement que je fis pour m'approcher d'elle, et croyant sans doute que j'avais quelques

desseins criminels, elle trouva la force de courir à la porte, en appelant l'hôtesse de toute sa force.

Tout le monde était prévenu de sa prétendue folie; ses deux gardiens entrèrent seulement et s'opposèrent fortement à son passage.

Je crus alors qu'elle n'était que trop prête à réaliser ce que j'avais dit de son état. Je suis perdue, je suis perdue, disait-elle avec égarement, je suis entourée de monstres, de serpens, de tigres,.... je vois tout, je comprends tout.... Pas une larme ne pouvait se faire passage, et ses sanglots, qu'une trop grande oppression arrêtait encore, se changeaient en une sorte de cri sourd, qu'on ne pouvait entendre sans pitié.

Je me jetai à ses genoux, je lui dis tout ce que la plus vive passion peut dicter. Je baignais ses mains, sa robe, de pleurs; elle me laissait faire, et m'eût peut-être

permis des libertés plus grandes, car sa douleur alors lui donnait pour tout une sorte d'insensibilité.

Oui, oui, me disait-elle, vous m'aimez... je le crois.... à présent cela m'est égal..... tout est fini.... Je n'ai plus d'époux, plus de mère, plus d'amie! Il n'y a plus de monde. Hier encore je croyais vivre.... je voyais des malheurs, et puis des jours après.... A présent tout est bien.... Quelques momens.... quelques heures, peut-être, voilà l'éternité; elle est pour aujourd'hui.... Son regard s'égarait, son visage était en feu, elle ne me reconnaissait plus.... Elle prit mes mains, les porta sur son cœur. — Emile, cher Emile, ne les crois pas.... je suis morte innocente.... je ne t'ai point trahie. Sens mon cœur. Quand j'ai cessé d'être.... où étais-tu donc? je ne t'ai pas vu. Emile! Emile! Elle tomba sans connaissance dans mes bras, et me donna, pendant plus d'une

heure, la plus vive inquiétude que j'aie eue de ma vie.

J'avais tort pourtant. Cette crise et un torrent de larmes qu'elle répandit lorsqu'elle revint à elle, m'annoncèrent le retour de sa raison.

Il serait inutile, ma belle amie, de vous répéter tout ce que je dis pour justifier ma démarche et la fléchir. Transporté d'amour, décidé à respecter sa vertu, mais à lui consacrer ma vie, j'osai parler de divorce, d'union. Je remis même votre lettre ; elle la parcourut, et je ne vous cache pas qu'elle la rejeta avec horreur. — Tous, tous, ils m'ont trahie, dit-elle avec désespoir. — Puis paraissant plus calme, elle me dit avec dignité — M. le chevalier, je n'ai pas cru jusqu'ici qu'il nous fût permis de disposer de notre propre existence, mais si vous rendez ce crime nécessaire, le ciel daignera me le pardonner, et vous n'avez

qu'un mot à dire, pour connaître qu'il m'est plus difficile de vivre que de me donner la mort.

On m'interrompt; à demain la suite de ce récit.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE LVI.

Suite de la lettre de Gustave Broun à la duchesse de Mozardi.

UNE imprudente tentative de ma prisonnière, qui cherchait à fuir, lorsque j'étais à vous écrire hier, m'a forcé de me rapprocher d'elle et d'interrompre ma lettre. Je la reprends à huit heures du matin, pendant qu'Elvire, épuisée de fatigue et de larmes, succombe enfin au sommeil.

Ce qui me reste à vous apprendre, ma belle amie, n'est pas le moins intéressant. Après avoir parlé, hier, le langage de l'amour et de la raison, sans plus de succès pour l'un que pour l'autre, je jugeai qu'il était temps de frapper le grand coup, et d'user du moyen important que je m'étais ménagé.

Vous savez, Lucile, avec quelle tendresse Elvire aime et chérit cette petite fille qu'elle a adoptée; mais ce que vous ignorez, et que je vous prouverai en d'autres temps, c'est que cet enfant m'appartient, que l'amour me le donna, il y a trois ans, et que le hasard ou la Providence me le fit découvrir avec certitude, quelques jours après celui où madame de Vérac la ramena au château.

Je donnai à Elvire des éclaircissemens que je crois inutiles vis-à-vis de vous; mais je pense que vous voyez tout de suite que j'en tirai la conséquence que j'avais droit de la lui reprendre, puisque je m'avouais son père, et que la vieille femme, à qui je l'avais confiée, vivait encore, et attesterait mes droits.

Je représentai à Elvire que le sort de cet enfant était entièrement entre ses mains; qu'il dépendait d'elle de l'élever avec moi; d'assurer sa fortune, son existence dans la société, si je la reconnaissais; mais que si

elle persistait dans ses refus, dès le lendemain je reprenais l'enfant, et la mettrais moi-même dans une de ces maisons où la pitié publique se charge de les faire subsister et travailler.

Quoiqu'Elvire parût dans la plus forte angoisse qui eût encore frappé son cœur, elle m'objecta d'un ton ferme : Que si j'avais le droit de reprendre cet enfant, en me faisant reconnaître pour son père, les lois me condamneraient à assurer sa subsistance, et que je ne pouvais l'abandonner sans m'exposer à devenir, pour toute la terre, un objet d'horreur ou de mépris.

Eh bien ! lui dis-je, je ferai ce que la loi exige, une pension alimentaire..... (3 ou 400 fr. au plus) ; et libre de l'éloigner à jamais de ma présence, qui prendra sa défense, quand je l'aurai entièrement abandonnée ?

J'eus tort, sans doute, d'aller jusqu'à lui offrir cette idée. — Vous êtes un monstre,

me dit elle ; les animaux les plus féroces ont des entrailles, et ce que l'enfer a jamais vomi de plus odieux, ne peut vous égaler en scélératesse comme en lâcheté.

J'avoue que je fus piqué de cet outrage, et de l'affreux mépris avec lequel madame de Vérac jetait les yeux sur moi. Eh bien ! dis-je en m'approchant de l'enfant, qui dormait paisiblement dans le lit même d'Elvire ; eh bien ! malheureux enfant, je jure, dès ce moment, que tu vas devenir ma victime. Tant de haine, tant d'ingratitude, demandent une vengeance ; et c'est sur toi qu'elle va frapper. A chaque jour, à chaque heure de ta vie, souffre, pleure ; j'aurai soin de t'instruire à qui tu dois tes douleurs : au nom d'Elvire, de la barbare Elvire, je t'apprendrai à frissonner....

Non, non, s'écria Elvire avec passion, et en se jetant à mes genoux. Des larmes ! ce n'est point assez pour vos fureurs ! c'est du sang qu'il vous faut. Frappe z, frappez...

Choisissez, le fer, le poison.... Nous sommes seuls; choisissez : repaissez vos yeux de mes souffrances, et croyez-moi. Cette innocente victime, loin de vous, peut encore trouver de la pitié; on peut tromper votre rage, et ici vous êtes libre de l'assouvir : frappez!

Elvire, dans son égarement, avait découvert son sein; elle l'offrait à mes coups, sans songer que cette vue adorable pût encore ranimer l'ardeur même qui me rendait si cruel.... Mais je n'étais plus un homme à ses yeux; j'étais un tigre : elle me croyait, de bonne foi, plus avide de sang que de plaisirs.

Pourtant j'étais vivement ému, et je me faisais à moi-même un grand effort pour me montrer aussi odieux. Je sentis que je ne pourrais pas soutenir long-temps cette épreuve, dont je voyais tout le pouvoir par l'excès même de sa douleur.

Je relevai Elvire; j'osai même la presser

dans mes bras ; et la forçant de s'asseoir, je lui dis : Après tout ce qui vient de se passer, Madame, vous devez voir quel est l'ouvrage de la passion : je suis né honnête homme, sensible ; je puis encore être vertueux, mais je serai votre ouvrage, je serai celui de l'amour. Je puis encore être un époux estimable, un père tendre et généreux ; c'est pour l'intérêt même de la vertu que vous devez agir, et craignez, en rejetant mes vœux, de céder bien plutôt à votre amour pour Emile qu'au véritable sentiment de vos devoirs.... Demain, Madame ; demain matin, vous prononcerez : A vous, et à la vertu ; ou à la haine, à la vengeance, et au crime ; faites de moi un honnête homme ou un scélérat : choisissez.

J'étais moi même très-fatigué de cette scène ; je sortis, et lui permis de reposer seule, quoique je n'espérasse guère qu'elle fût en état de dormir.

Mes gens veillerent toute la nuit à sa

porte ; la fenêtre, qui est basse, est gardée par trois hommes, qui se releveront d'heure en heure. D'après les principes même d'Elvire, je me crois sûr à présent du succès. Voudra-t-elle faire de moi un scélérat? et quel que soit le motif qui la mette entre mes bras, je saurai effacer, à force d'amour, la trace de cette affreuse journée.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE LVIII.

Le même à la même.

MALÉDICTION..... fureur..... je ne puis écrire, je suis en fuite ; elle est sauvée, Emile est avec elle. Je brûle, je vomis le sang : si je ne meurs pas, je vous écrirai.

Je quitte la France ; je vous écrirai de Calais.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE LVIII.

Elvire à Sophie.

Paris.

Oh ! ma Sophie, viens près de moi ; obtiens de ton mari cette faveur : que je te voie, que je te parle. Je suis mourante, désespérée, et pourtant Emile est de retour, il est là, et je me meurs... Sophie, ton âme paisible ignore qu'il est des douleurs qu'on ne peut peindre : viens les voir, viens les lire au fond de mon cœur. M. de Vérac joint ses prières aux miennes.... Je lui fais pitié, une froide pitié. Huit jours seulement près de moi, Sophie ; ces jours-là seront peut-être les derniers de ma vie. Loge chez moi ; ne t'éloigne pas : car ici, partout, je suis seule, si seule au monde.... tu ne peux ni

me deviner, ni m'entendre ; mais tu peux venir. Ah! si tu savais ce que je souffre, tu serais déjà ici !

Ta malheureuse amie,

ELVIRE DE VÉRAC.

LETTRE LIX.

Gustave Broun, à la duchesse de Mozardi.

Calais.

Six jours de repos, trois saignées à la suite d'une fièvre et d'un délire affreux, ont abattu mes esprits. Ma belle amie, tout ce qui s'est passé me semble un songe. C'est bien à présent que vous direz, en me prenant en pitié : tant de fureur, tant de folie, tant de dépenses ruineuses, de démarches imprudentes, tout cela pour une femme.... Non, non, ce n'est pas pour une femme; je serais trop humilié de le penser moi-même. Mais les organes s'affaiblissent, s'altèrent; l'objet de la folie n'est rien, c'est la folie qui est quelque chose. Et l'homme le

plus sain, le plus sage, sait-il, en s'éveillant le matin, si une goutte de sang, portée à son cerveau, n'en fera pas un frénétique ou un assassin? Je n'ai été qu'amoureux; j'en bénis le ciel : je rappelle mes esprits..... Où en étais-je, Lucile?.... m'y voici :

Elvire était seule, mais il n'y avait de sommeil, ni pour elle, ni pour moi. Vers minuit, un étranger en chaise de poste arrive. Cette auberge où nous étions était la meilleure; elle est sur la route, rien de plus simple. Je m'étais couché, j'espérais dormir; je m'inquiète peu où l'on place l'étranger.

Je demande pourtant le matin à l'hôtesse si elle connaît celui qui est arrivé la nuit. Aucunement, me dit-elle; mais c'est un jeune homme qui paraît à peine convalescent; il a demandé du thé, et je ne pense point qu'il puisse se remettre tout de suite en route.

En ce moment la fille de l'auberge, qui

avait été savoir des nouvelles de ma prétendue sœur, dit qu'elle demandait un bouillon, et que cette pauvre jeune dame paraissait bien abattue.

Hélas ! dis-je à l'hôtesse, elle a eu hier un accès très-violent. Je ne l'ai quittée que fort tard, et plus affligé que jamais, en la voyant ainsi. Je laissai à Elvire le temps de déjeûner et de prendre quelque repos, et vers les neuf heures je me présentai chez elle. Comme j'avais instruit Elvire la veille qu'elle passait pour ma sœur, et pour ne pas jouir de toute sa raison, elle n'essayait point de me fermer sa porte.

J'augurai bien, en entrant, de voir l'enfant sur ses genoux. Elle la couvrait de baisers et de larmes, lui disait mille choses tendres, et la petite pleurait de la voir pleurer, sans comprendre pourquoi.

Je m'étais armé de toute ma fermeté, car j'ai toujours pensé que rien n'était plus sot que de revenir sur une démarche qui doit

laisser des impressions fâcheuses. Elvire, lui dis-je assez doucement, je viens chercher votre dernière réponse.

Ses larmes redoublèrent. Mon amie, il m'est bien pénible de vous affliger, continuai-je. Pensez-vous que je n'aimasse pas mieux partager les douces caresses que vous donnez à cette enfant? la nommer avec vous ma fille, me faire la douce illusion que vous êtes en effet sa mère? Et ne l'êtes-vous pas réellement? le plaisir, le hasard nous donnent la vie, mais cette opération de la nature est-elle toujours l'ouvrage de l'amour? aime-t-on déjà cet être insensible longtemps encore après être né? est-ce pour lui qu'on travaille à son existence? Mais les soins, les sacrifices volontaires, voilà l'ouvrage du cœur; voilà ce qui mérite la reconnaissance, l'amour même de celui qui en est l'objet; et moi-même, Elvire, me croyez-vous insensible à ces jouissances? Ne m'avez-vous pas vu mille fois embrasser cet enfant,

me prêter à ses jeux ?... Elvire m'écoutait sans m'interrompre. Elle pensa un moment qu'il n'était pas impossible de me fléchir.

Eh bien, me dit-elle d'une voix tremblante, puisque la nature se fait entendre, ne repoussez pas les consolations qu'elle vous prépare : ma vie ne peut être longue, et ce que j'ai souffert depuis hier, ne me permet pas de croire que je puisse être longtemps utile à cet enfant. — Gustave, je puis mourir en paix.... Je puis vous pardonner, cher Gustave, ajouta-t-elle en élevant la voix et le regardant d'une manière bien touchante ; vous me laisserez finir ma vie sans trouble. Reprenez cet enfant pour l'amour de moi, vous l'aimerez, vous le rendrez heureux.... Gustave, vous ne fûtes pas toujours cruel, rappelez-vous votre sœur, cette bonne Sophie, qui serait bien malheureuse, si elle connaissait mes douleurs aujourd'hui. Comme elle, Gustave, vous fûtes mon premier ami.

Qui ne se serait trompé à un langage si tendre ? Je la pris dans mes bras, elle me repoussa doucement, eh! bien oui, oui Elvire, nous serons heureux ; pour le moment je ne sollicite point un autre aveu. — Vous me la laissez, dit Elvire avec transport.—Ne partons-nous pas ensemble ? me serais-je trompée ?.... un regard d'indignation m'en donna l'assurance.

Alors la fureur s'empara de moi ; vous m'avez joué, lui dis-je, le choix ne dépend plus de vous. Eh ! bien des crimes ! des victimes ! donnez-moi cet enfant, vous avez décidé de son sort !

J'arrachai la petite de ses bras avec violence, mais sans la blesser. La frayeur pourtant lui fit jeter des cris : maman, maman, s'écriait-elle en se débattant. Barbare, vous tuez votre enfant! Malheureux, rendez-la moi!

Le bruit avait ameuté du monde sous la fenêtre ; un jeune homme paraît tout-à coup l'épée à la main. Contre qui, madame,

dois-je vous défendre ? dit-il à Elvire, sans presque la regarder. Il s'avança près de moi : nous nous reconnûmes tous les trois en même temps.... Emile, cher Emile ! s'écria Elvire ; et elle tomba à ses genoux.

Ne craignez rien, dit froidement Emile, je n'attenterai point à des jours qui vous sont chers : dites seulement ce que vous exigez de moi. — Sauvez cet enfant, sauvez-le, au nom de l'honneur.

Au nom de l'honneur!.. dit en frémissant M. de Verac. Dites au nom de l'humanité, madame.

Monsieur, me dit-il, vous n'ignorez point que madame est mon épouse, si elle desire que je reste près d'elle. — Eh bien ! repris je par un sentiment de haine que je ne puis définir, et d'un air railleur, gardez la mère et l'enfant... Et ne doutant pas de l'impression et du *doute* que devaient faire naître ces paroles, je sortis et me crus assez vengé.

Trop sûr alors d'avoir échoué dans mes

projets, et la rage dans le cœur je ne voulus pas même passer la nuit sous le même toit que madame de Verac. Je m'étais muni, comme vous pensez bien, d'une assez forte somme. Je me fis conduire sur-le-champ à la ville voisine, où j'arrivai au point du jour. J'avais payé mes gardiens, et je me déterminai sur-le-champ à passer en Angleterre. La voiture publique allait partir, il restait une place: je ne croyais pouvoir m'éloigner assez tôt.

J'avais un violent frisson, qui ne m'arrêta pas à la dînée, je mangeai beaucoup, je bus deux bouteilles de vin de Champagne. Mes compagnons de voyage m'observaient en vain que j'augmentais ma fièvre, je n'avais envie ni de vivre, ni de guérir; on me crut fou, et je pense qu'on se trompait assez peu.

Arrivé à Calais, j'avais un si violent transport que je ne voulais ni quitter la voiture, ni aller à l'auberge; un brave négociant

qui se trouva là, me fit conduire chez lui, et trouva dans mes poches quelques lettres par lesquelles il apprit mon nom; j'avais aussi beaucoup d'or et plusieurs lettres de change qui lui firent juger favorablement de ma situation et de mon rang dans la société. C'est de chez ce négociant que je vous écris, ma belle amie, sans pouvoir, toutefois, vous instruire de ce qui s'est passé entre Elvire et son époux après mon départ; mais si vous remettez sous vos yeux le récit que je viens de vous faire avec beaucoup d'exactitude, vous ne douterez pas qu'il ne doive la croire aussi coupable qu'elle l'est peu réellement.

Dans la chambre d'Elvire même une porte condamnée par des verroux était le seul intervalle qui nous séparât. Emile a tout entendu, et le premier mouvement de sa femme, en se jettant à ses genoux, a pu confirmer ses soupçons.

L'inconcevable insensibilité d'Elvire à

mon égard, méritait cette peine, et mon ressentiment s'en contente ; car je sais que tous les autres maux de la vie n'étaient rien pour cette femme extraordinaire, que l'absence même n'avait pas guérie de son amour pour son mari.

Que fera-t-il de cet enfant, qu'il sait à moi, et qu'il doit croire à elle ? J'avoue que je prends encore à toutes ces choses plus d'intérêt que je ne le devrais ; je compte sur vous pour m'en donner des nouvelles. Mais l'agitation des voyages, mes efforts et la libre carrière que je vais rendre à mes passions, me guériront, j'espère, d'un sentiment qui fut aussi insensé que malheureux.

Ce que ne pouvaient obtenir de moi l'amitié, le temps et la raison, quelques accès de fièvre, quelques saignées l'ont produit. Vous ne pouvez croire, ma belle amie, combien nos facultés physiques et morales

s'accordent ; et Dieu seul sait si je serai encore sage quand je me porterai bien.

Je fais ce vœu, et celui de vous revoir un jour ; mais ce ne sera point en France, je la quitte pour jamais.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE LX.

Emile de Vérac à son ami Ismar.

Paris.

J'arrive à Paris, je te cherche, Ismar, et je ne puis te trouver ; j'adresse cette lettre chez ta mère, qui te la fera passer ; mais qu'est-ce qu'une lettre, pour peindre mon supplice ? Où es-tu, mon ami ? reviens, ne m'abandonne pas : je tiens si peu à la vie... Ah! j'ai besoin de ton amitié pour ne pas souhaiter la mort.

Je suis trahi, Ismar, et, de la bouche même d'une épouse criminelle, j'ai reçu la confirmation des bruits odieux parvenus jusqu'à moi.

Ce n'est pas assez m'expliquer, Ismar : tu crois peut-être que je dois quelques aveux

au repentir, à l'espoir de me fléchir par la franchise. Désabuse-toi; Elvire proteste de son innocence; la honte et la rougeur ne couvrent point son visage; ses larmes sont douces, et, depuis que je suis près d'elle, tous ses vœux paraissent comblés. Quelle contradiction, quelle inconséquence! et j'ai trouvé cette femme en fuite avec Gustave; un enfant inconnu était près d'eux; Gustave la nommait sa fille, Elvire éperdue, l'arrachait de ses bras, et me suppliait moi-même de la sauver de sa fureur. Quels sont ces rapports, Ismar? ou plutôt quel doute pourrait encore s'offrir à mon esprit?

Dans le trouble qui m'agite, je ne puis mettre d'ordre dans mon récit. Je vais le tenter pourtant.

Bien faible encore, et convalescent depuis peu de jours seulement, je m'étais mis en route. Je n'étais plus qu'à une journée de Cerni, et perdant, en me rapprochant d'Elvire, le souvenir de tout ce qui pouvait me

faire soupçonner son crime; hélas! je ne retrouvais que mon amour, ma folle tendresse. Je m'étonnais d'avoir pu la quitter, et je crois, faible créature que je suis, que si je fusse arrivé jusqu'au château, au lieu d'y garder l'incognito, que je m'étais promis, Elvire n'eût encore trouvé en moi que l'empressement d'un amant, au lieu de la méfiance d'un époux allarmé.

Le ciel ne permit pas que je montrasse une si honteuse faiblesse. La fièvre me reprit, ne dura que peu d'heures à la vérité, mais vers minuit je me sentis hors d'état d'aller plus loin. J'avais moins à redouter la fatigue de la route, que l'émotion de revoir une épouse adorée. Je m'arrêtai, suivant l'avis de mon postillon, dans une auberge fréquentée et qui ne me détournait pas.

Je pris avec indifférence la chambre qu'on me proposa; ne fis aucune question et demandai seulement du thé et du feu; pourtant je distinguai plusieurs voix dans la

chambre voisine, avec laqu elle une porte de la mienne pouvait commun iqner. Deux personnes, de sexe différent, parlaient avec véhémence; un jeune enfant y mêlait quelquefois sa petite voix, et paraissait pleurer.

Je distingue tout-à-coup ces mots: Gustave, *reprenez cet enfant.... vous l'aimerez pour l'amour de moi, vous le rendrez heureux....* Cette voix m'est connue! Ismar, c'était elle, c'était Elvire! je le sentis à mon sang qui se glaça dans mes veines, à la douleur aiguë qui frappa mon cœur.

Je crus mourir en cet instant. L'inquiétude, la curiosité suspendirent mon tourment; je prêtai l'oreille, et je distinguai encore: *Gustave, vous qui fûtes mon premier ami.*

C'en était trop, je m'évanouis: des cris déchirans me rappelèrent à la vie. On demandait du secours, Gustave agissait avec violence..... j'en ignorais la cause, mais une femme

avait besoin d'appui.... Innocente ou coupable, la voix de l'humanité est la première; un être faible devait compter sur le mien ; j'entrai l'épée nue. L'infâme Gustave voulait enlever la petite fille, il pâlit en me voyant, il osa me dire, en me raillant, qu'il m'abandonnait et *l'enfant et la mère.*

Je n'éprouvai point, Ismar, la fureur qui devait naturellement m'animer ; cet être vil et lâche ne minspira qu'un froid mépris. d'ailleurs, il était sans armes, et se retira aussitôt.

Elvire se jeta à mes genoux, les embrassa avec tendresse, me nomma son Emile, son époux, et se livra tout-à-coup à une joie si vive et si peu naturelle après la vraie douleur qu'elle venait d'éprouver, que je pensai que la crainte que lui causait ma présence n'attendue avait troublé sa raison.

Relevez-vous, madame, lui dis-je sans colère, reprenez vos esprits. Est-ce à Gustave?

est-ce à votre époux que vous croyez parler?

Juste Dieu! s'écria-t-elle, Emile me croit coupable!

J'avoue que ne voyant dans cette assurance qu'un excès d'audace, je perdis toute ma tranquilité.

Malheureuse, lui dis-je avec emportement, vos crimes sont connus de toute la terre. Je le savais en venant ici, et pourtant j'en voulais douter encore; je ne voulais croire que vous-même.... mais j'ai tout entendu... J'ai vu Gustave, j'ai vu cet enfant.... n'ajoutez pas un mot, ne me faites pas voir en vous un être dont l'ame corrompue n'est pas même accessible au remords. Elvire, *Vous avez mis entre nous l'invincible barrière d'un mépris mérité.* Dites un mot, un seul mot pour votre défense, et vous ne me reverrez *jamais*, j'en fais le serment solennel. Oh! mon ami, comment te peindre cet affreux moment? comment ne pas l'affaiblir?

Elvire leva ses bras vers le ciel. Je crois qu'elle voulait parler. Un cri perçant sortit de sa poitrine, mais elle n'articula rien. Dans un instant son visage, ses mains, le blanc de ses yeux devinrent d'un jaune sombre, et cette révolution si subite, exprimait trop de douleur pour ne point m'attendrir.

Madame, lui dis-je, calmez-vous, vous me connaissez trop bien, j'espère, pour craindre de moi aucune mauvais traitement. Je pris sa main, je la priai de me répondre. Elle me fixa avec égarement, remua les lèvres, mais ne put rien prononcer. Je sentis qu'elle avait besoin d'être émue, et que des larmes seules pouvaient la sauver. Je pris cette petite fille qu'elle paraît tant aimer, et surmontant toute la peine que sa vue pouvait me faire, je la portai dans ses bras.

Elvire ne l'embrassa point, ne pleura point, comme je m'y étais attendu ; mais elle s'approcha de la fenêtre, regarda le ciel et se mit à genoux avec l'enfant ; ses beaux yeux n'ex-

primaient ni la crainte ni la douleur ; son teint même se ranima un moment ; le sourire reparut sur ses lèvres. Mais tout son être, toute l'expression de son regard, en se fixant vers le ciel, semblait dire : ce n'est plus que là que la justice me sera rendue.

J'étais ému, Ismar. T'avouerai-je ma faiblesse, mon ami ? je me reprochais, je me reproche encore mon indiscret serment. J'aurais voulu l'entendre, j'aurais voulu qu'elle s'excusât. Serait-il vrai, Ismar ? L'aurais-je crue plus que mes yeux ? plus que des preuves aussi évidentes que celles que j'ai malheureusement ? Je l'ignore ; mais Elvire ne s'est pas défendue, et comme si toute autre parole devenait inutile à dire, depuis dix jours, aucuns mots ne sont sortis de sa bouche.

Dès le lendemain de cette funeste rencontre, je quittai l'auberge et pris avec Elvire et l'enfant la route de Paris.

Mon épouse que quelques heures de repos avait calmée me suivit tranquillement

à la voiture; ce maintien modeste et noble... tout dément l'idée d'une longue et infâme trahison. Si j'osais, mon ami, si j'osais..... ah! mes yeux, mes oreilles ne m'ont point trompé.....

Ismar, toi seul connaîtras mon désespoir, ma honte et ma faiblesse. Je fus outragé, je le fus toujours et je ne peux pas haïr; si tu me voyais auprès d'elle, inquiet, troublé, c'est moi que tu croirais coupable, c'est moi seul qui suis agité.

Dis-le moi, Ismar, n'est-ce pas là le secret empire de la vertu? Oh! je suis le plus malheureux des hommes. Je ne vois personne ici, je veux que mon retour y soit ignoré, même de madame de Blansac. T'écrire, voilà la seule consolation qui soulage mon cœur, et tu ne voudrais pas, Ismar, que ton ami se la refusât.

EMILE DE VÉRAC.

LETTRE LXI.

Le même au même.

Paris.

RIEN ne change autour de moi, Ismar : et qui est-ce qui pourrait en effet changer? La malheureuse ! je lui ai défendu de tenter sa justification. Elle m'obéit, elle m'obéit trop. Aucune circonstance n'a pu la forcer à ouvrir la bouche. Quand je m'approche d'elle, son regard est encore doux et tendre ; lui seul me dit qu'elle m'aime encore. Regard enchanteur, me trompes-tu ! oserai-je te croire?

Depuis notre retour, Elvire a son appartement ; tu croiras sans peine que le mien est séparé. Hier pourtant, si je l'avais *osé*, j'aurais passé la nuit près d'elle. Elle

paraissait si faible, si abattue! Je sortis de chez elle plus tard qu'à l'ordinaire; je ne sais comment, en allumant une bougie, une étincelle tomba sur ma main et me brûla; Elvire le vit et y pressa ses lèvres avec passion. Dis, dis, Ismar, l'oserait-elle, si elle était coupable?

Elvire ne sort plus, non-seulement de la maison, mais même de la chambre où elle est entrée. Elle a donné, *par écrit*, des ordres pour qu'on conduisît cet enfant, oh ciel! dois-je dire le sien? dans une très bonne pension; mais elle ne l'a pas même revu depuis l'instant de son arrivée. La tendresse d'une mère ne ferait-elle rien de plus?

Au point où nous en sommes, je crois qu'il m'est permis d'observer les lettres qu'elle écrit. Il y a trois jours, il y en avait une pour une madame Sophie d'Andlar, *la sœur de Gustave*. Elvire ne voulut point me demander la permission de l'envoyer, mais comme j'entrais chez elle, elle me la

présenta ouverte. Pour toute réponse, je la lus, je la cachetai, et la fis porter à la poste. Elle suppliait son amie de venir.

Tu me blâmeras peut-être de ma complaisance; mais Elvire se meurt, elle est méconnaissable ! que me servirait de lui ôter une faible consolation ? de la voir mourir désespérée. Oui, oui, je puis voir, pour la sauver, la sœur *même* de Gustave. Aujourd'hui elle attendait une réponse, et ses regards manifestaient son impatience.

Hélas ! c'est moi qui l'ai reçue, non pas de son amie, à la vérité, mais de M. d'Andlar lui-même.

Sa femme vient de faire une fausse couche dont elle est encore dangereusement malade. Elle n'a pas reçu la lettre d'Elvire; il serait même inutile et dangereux de la lui communiquer. Dois-je le dire à madame de Vérac? Entre quels maux dois-je choisir?

Elvire écrit beaucoup depuis deux jours, mais elle n'envoie, ni ne remet à personne

ce qu'elle écrit, apparemment que ce ne sont pas des lettres.

J'ai fait revenir Victoire, qu'Elvire aimait beaucoup, et qui était avec elle au château de Cerni. Quand cette bonne fille parut, Elvire, pour la première fois, fondit en larmes, l'embrassa, et montra le ciel.

Cette fille n'ose pas encore parler, mais je suis sûre qu'elle ne croit pas sa maîtresse coupable. Elle n'en a pas obtenu un seul mot.

Je me suis enfin décidé ce matin à aller voir madame de Blansac. Que sa compassion m'a paru cruelle, et ses réticences équivoques!..... Elle m'a dit qu'en effet le bruit public accusait mon épouse d'avoir, depuis long-temps, une liaison intime avec le chevalier Broun; que ce n'était peut-être qu'une invincible inclination, un premier amour, impossible à surmonter. Est-ce ainsi qu'elle pensait me consoler? mais qu'elle n'avait peut-être pas offensé *Dieu*

dans ses actions.... Elle me dit ensuite que je ferais bien de mettre ma femme dans un couvent, parce que, d'ailleurs, elle ne pouvait guère reparaître dans le monde, et qu'une pénitence publique effaçait beaucoup de choses.

Pour ce qui est de la naissance de cet enfant qu'on lui suppose, et qui, d'après son âge, serait né dix-huit mois avant son mariage, madame de Blansac rejette cette calomnie avec emportement; et je vois, qu'en le faisant, c'est moins pour défendre sa fille qu'elle-même.—Pensez-vous, me dit-elle, que j'eusse jamais perdu ma fille de vue assez long-temps, pour qu'elle eût jamais pu me dérober sa faute? oublie-t-on que c'est moi qui l'ai élevée, qui l'ai mariée? Ah! que le monde est méchant! Et puis elle me montra, un moment avant que je me séparasse d'elle, une lettre que sa fille lui écrivait peu de jours avant sa fuite avec Gustave. Elle y reconnaît ses imprudences, pro-

teste de son innocence, et demande enfin à rentrer sous le toit maternel jusqu'à mon retour.

Cette lettre touchante ranimait toute ma confiance ; je ne me lassais pas de la lire ; l'espoir, le bonheur rentraient dans mon âme, quand madame de Blansac m'observa qu'elle y avait répondu fort exactement, en acceptant sur-le-champ le retour de sa fille, mais qu'elle était déjà partie, et avait sans doute regretté cette bonne résolution.

Cette réflexion, et mes souvenirs..... m'ont rendu tous mes doutes ; et le croirais-tu, Ismar? madame de Blansac en parut contente, car elle veut que je conduise ma femme dans un couvent au plutôt. Assurément je n'en ferai rien ; je ne pense point, comme elle le prétend, que la religion exige un tel éclat, et je crois qu'elle sert souvent de masque à l'animosité. Tu me diras, l'animosité d'une mère est-elle possible? Ah ! tu le croirais, si tu avais vu madame de Blansac.

Elvire est plus malade; elle s'est enfermée toute la journée, ce qui m'a laissé le temps d'écrire cette longue lettre. Pourtant j'ai plus d'impatience que jamais de la revoir. J'y suis décidé; je la supplierai de révoquer son silence; j'abjurerai un serment indiscret et même cruel. Cette madame de Blansac m'a fait mal. Ah! je le vois bien, mon ami, ce n'est pas d'une dévote que l'on apprend à pardonner.

Ton cousin, EMILE DE VERAC.

LETTRE LXII.

Le chevalier Broun à M. de Vérac.

Calais.

Je me meurs, monsieur, et dans l'erreur où vous êtes sur le compte de votre estimable épouse, c'est sans doute une bonne nouvelle à vous apprendre; mais pourtant, comme on ne sait pas bien où l'on va en quittant ce monde, je pense qu'on peut, à tout hasard, finir par une bonne action.

Dans quelques heures, tout ce qui se passe sur la terre me sera indifférent; l'amour, la haine, tout cela sont des jeux d'enfans. La partie est finie pour moi; mais puisqu'elle ne l'est pas encore pour vous, recevez un serment sacré, auquel je ne suis conduit par

aucun intérêt personnel, et qui est le fruit de quelque chose d'intérieur, à peu près semblable au remords.

J'ai connu l'aimable Elvire, avant qu'elle fût votre épouse, et je l'ai adorée dès le premier jour où je la vis! En lui offrant une innocente amitié, en l'engageant dans un commerce de lettres, j'ai abusé de son inexpérience, et cette première inconséquence est devenue la source de mille autres, qui ont élevé la calomnie contre elle.

Soyez sûr, pourtant, que fidèle à son amour pour vous, comme à la vertu, je n'en ai, *de la vie*, obtenu ni *le moindre espoir*, ni *la plus légère faveur*.

Madame de Vérac n'est que la généreuse protectrice d'un enfant abandonné que m'avait donné l'amour, et que le hasard lui a fait découvrir, sans qu'elle sût alors qu'il m'appartînt.

Sa tendresse pour cet enfant n'a d'autre

source que la bienfaisance, la sensibilité de son âme, et l'attachement si naturel pour l'être qui nous doit tout.

Je n'entre point dans le détail de la conversation que vous avez dû entendre à l'auberge de Vaucourt. Elvire doit elle-même vous avoir expliqué tout ce qui a dû vous paraître pour le moins équivoque dans cette nuit malheureuse, et où je croyais soumettre Elvire, en faisant dépendre le sort de mon enfant de sa complaisance pour moi.

Que deviendra cette infortunée? Elvire lui a dû tant de tourmens. Pourra-t-elle ne pas l'en punir?

Je dépose chez M. Hennequin, notaire de cette ville, deux mille écus pour cet enfant; ils vous seront remis à présentation, ou seulement sur un seul mot de vous. Veuillez bien être mon exécuteur testamentaire, monsieur. Un coup d'épée que je reçus il y a trois jours dans la poitrine, est déclaré mortel. J'ai pris, pour vous écrire une main

étrangère; mais je réunis mes forces pour donner à cet écrit ma propre signature.

Le dernier serment d'un mourant doit être sacré, et j'expirerai plus tranquille, s'il rend le repos à une femme adorable, dont j'invoque ici le souvenir et le pardon.

GUSTAVE BROUN.

LETTRE LXIV.

Emile de Vérac à madame Sophie d'Andlard.

Paris.

C'est en mes mains, madame, qu'est tombée la lettre dans laquelle vous vouliez bien annoncer à ma malheureuse épouse votre prochaine arrivée.

Ah! gardez-vous de venir, il n'est plus temps, madame, et votre présence ici serait la seule chose qui pût être pour vous plus douloureuse que la nouvelle que je dois vous apprendre en ce moment.

Elvire, ma tendre, ma vertueuse amie, n'est plus... une longue lettre de sa main, et qu'elle vous écrivit il y a quatre jours, vous instruira, madame, de tout ce qui est relatif à notre déplorable réunion, et à des

apparences qui, soutenues de mille rapports qui y étaient conformes, ont dû m'abuser.

Redoutant ma propre faiblesse et mon penchant à justifier une femme qui m'était encore chère, et que je devais croire criminelle, j'ai défendu à cette infortunée de se défendre. Madame de Vérac s'est condamnée à un silence absolu, et qu'elle n'a interrompu qu'après s'être assurée par elle-même de ne pas survivre à la séparation dont je l'avais menacée.

Je venais hier de recevoir une lettre d'un monstre (ah! pardonnez, madame; il est votre frère, je le sais; mais il m'a ravi tout mon bonheur; il coûte la vie à la plus intéressante de toutes les femmes, à votre amie la plus chère!), je n'ose encore vous instruire, madame, du contenu entier de cette lettre; mais elle renfermait des témoignages si éclatans de l'innocence de madame de Vérac, que, réunissant pour sa défense

plus de preuves que je n'en avais eues pour l'accuser, je volai à son appartement, non pour lui accorder un pardon dont elle n'avait jamais eu besoin, mais pour lui rendre sans réserve ma confiance et mon amour. J'envisageais encore l'avenir le plus heureux; j'allais, de nouveau, lui consacrer ma vie....

Ah! madame, quel spectacle m'était préparé! Madame de Vérac était couchée, mais je remarquai, malgré son affreux changement, le soin qu'elle avait pris de sa personne: son appartement était garni de fleurs, et le petit jour, qu'interceptaient de longs rideaux de taffetas bleu, ne me permettait pas de distinguer quelques convulsions qui commençaient déjà à altérer ses traits.

Approchez, mon ami, me dit-elle d'un ton sensible, mais ferme. Il est temps que je vous parle; je le puis aujourd'hui sans redouter le serment affreux que vous avez fait.

Ce n'est pas vous, Emile, qui allez m'abandonner! — Non, non, jamais, jamais, lui dis-je avec transport; n'épuisez point vos forces dans une pénible et inutile justification. Mon Elvire, aucune opinion ne pourrait aujourd'hui vous ôter mon estime; votre innocence m'est connue comme à Dieu, comme à vous-même.

Quoi! sans m'entendre, s'écria Elvire, est-ce pitié, générosité? — C'est conviction, lui dis-je; lisez cette lettre du chevalier Broun. Ah! Elvire, je lui ai pardonné: nous sommes encore rendus au bonheur. Je me jetai dans ses bras. Hélas! c'était, depuis vingt jours que je suis de retour près d'elle, la première fois que j'osais la presser sur mon sein.

Il n'est plus temps, il n'est plus temps, reprit Elvire avec désespoir! O mon ami! avez-vous cru que je me ferais une habitude de votre indifférence, que je m'en fie-

rais à la nature du soin d'abréger mes douleurs. Encore quelques momens, *une* heure, peut-être....

Elvire, mon amie, mon épouse, qu'as-tu fait? parle, qu'as-tu fait?

—Un poison sûr coule dans mes veines, Emile, il faut nous quitter.

Vous le croyez bien, sans doute, madame; le soin de donner des secours à ma malheureuse épouse devint ma seule pensée. Victoire, Gervais furent chercher les plus habiles médecins; pour moi, je n'osais la quitter d'un moment; je la serrais contre mon cœur, j'attachais mes lèvres brûlantes sur ses lèvres glacées. Je croyais ainsi arrêter son âme prête à s'échapper. Elle-même me retenait, me défendait de m'éloigner d'un seul pas, et combattait les plus vives douleurs, pour m'exprimer une tendresse et une joie que je ne pouvais comprendre dans sa situation.

J'étais baigné de pleurs; Elvire me di

avec courage qu'elle ne regrettait point la vie, puisque j'étais convaincu de son innocence. Elle m'observa que toutes les preuves, qui avaient été suffisantes pour me désabuser, ne le seraient point vis-à-vis du monde.... Et que m'importe le monde? lui dis-je avec passion.

Ah! Emile, dois-je souffrir que le mépris atteigne l'heureuse compagne que vous avez choisie? pourrais-je vivre avec la crainte que l'opinion ne vous affligeât et ne vous blessât à tout moment: non, j'ai dû faire ce que j'ai fait, et ne m'en repens pas.

Une crise violente l'interrompit. Les médecins arrivèrent, et la consternation que je vis sur leurs visages m'apprit bientôt qu'il n'y avait plus d'espoir.

L'effet d'un remède ayant produit quelque soulagement passager, Elvire me dit avec calme:

Mon ami, les momens sont précieux, m'est-il permis de croire que vous aurez

égard à mes derniers desirs?.... J'avais cru revoir encore avant de mourir, une bonne et estimable amie, dont la présence m'était bien nécessaire.

—Madame d'Andlar ! lui dis je.

Oui, mon Emile aussi m'a cru coupable, et m'a jugée indigne de son amitié. En effet, qui n'aurait pas dû le penser? Pourtant Sophie, ma chère Sophie connaissait le fond de mon cœur..... et ses larmes coulèrent.

J'appris alors à mon épouse la maladie qui vous avait retenue, et la nouvelle que j'avais eue le matin même de votre arrivée.

Ah! dit-elle bien douloureusement au médecin, M. Maurice, Sophie pourrait arriver demain; irai-je bien jusque-là..... Je fis un signe à M. Maurice, qui lui répondit qu'elle n'était pas dans un danger réel, et que dans peu de jours elle ne souffrirait plus; mais elle secoua tristement la tête, en lui disant: —Oh! oui, je ne souffrirai plus; vous avez bien raison.

Alors elle me remit une très-longue lettre pour vous, madame, me pria de la lire quand elle ne vivrait plus, et de vous l'envoyer ; elle m'en remit également une pour le chevalier Broun, à qui elle fait de justes et sanglans reproches ; mais en lui recommandant Pauline.

Oh ! pour cette enfant, lui dis-je, à moins qu'elle n'ait de grands avantages à retirer de l'amitié et de la fortune de son père, soyez sûre qu'elle me sera chère, et que je ne l'abandonnerai pas. Vous l'aviez adoptée ; vous l'aimiez, mon Elvire, voilà ses droits sur moi.

Généreux ami, me dit-elle alors, que de douceur vous donnez à mes derniers momens ; ce jour est le dernier, mais il n'est pas le moins heureux de ma vie.

— Non, mon amie, la mort ne nous séparera pas.

— En effet, me dit-elle, bien moins que le crime ne l'eût jamais fait ; un cœur pur

doit un jour se réunir au vôtre : Emile, nous nous reverrons, et d'ici là, ma mémoire vous sera chère.... J'ai froid, ajouta-t-elle avec saisissement.... Ah ! Emile, je crois que c'est la mort.... Approche-toi ; réchauffe-moi.... Je ne te vois plus ; adieu, Emile.... Emile.... Son corps, que je soutenais encore, échappa de mes bras défaillans; je tombai sans connaissance moi-même, maudissant depuis les soins que l'on a pris pour me rendre à la vie et au malheur.

J'ai refusé de voir madame de Blansac, dont je connais la sécheresse et la rigueur. Il est affreux de ne trouver que l'indifférence dans ceux à qui tout commande les mêmes regrets et les mêmes larmes qu'à soi.

C'est dans la certitude de votre profonde sensibilité, madame, que j'ai trouvé la force de vous écrire cette lettre, en vous envoyant celle de votre malheureuse amie, victime de quelques imprudences qui l'ont

bre considérable d'articles concernant les divinités et les cérémonies du culte public des Persans, des Scandinaves, des Borrusiens ou anciens Prussiens, des Celtes, des Gaulois, des Japonois, des Chinois, des Tartares, etc., qui ne se rencontrent dans aucun autre abrégé des Mythologies; 2 gros vol. in-18, imprimés sur grand-raisin. 6 l.

La Citerne, drame en 4 actes, de Guilbert-Pixérécourt. 1 f.

Les Enfans du Bûcheron, comédie en tr[illegible] ois actes, de Caigniez. 1 f.

A quelque chose malheur est bon [illegible], ou le bien à côté du mal, histoir[illegible] vraisemblable, 1 vol. in-12. 1 l. 16 s.

Barons (les) de Felsheim[illegible], par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-12 [illegible], fig. 7 l 10 s.

Cent-vingt (les) Jo[illegible]rs, par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-[illegible]12, fig. 7 l. 10 s.

Citateur (le), p[illegible]ar Pigault-Lebrun, 2 vol. in-12. 4 l.

Enfant (l') du Carnaval, par Pigault-Lebrun, 2 gros vol. in-12, fig. 5 l.

Essai sur le Mécanisme de la guerre, ou Application des premiers principes de mécanique au mouvement et à l'action des corps d'armée, avec des exemples tirés principalement de la dernière guerre, et quelques inventions ou machines relatives à l'art militaire, développés en cinq planches; dédié à S. A. S. le prince de Neuchâtel, vice-connétable : par un officier français de la Légion d'honneur, et de plusieurs académies, in-8°. 5 l. 10 s.

Folie (la) Espagnole, par Pigault-Lebrun, 4 vol. in-12, fig. 7 l. 10 s.

Monsieur Botte, par Pigault-Lebrun, 4 v. in-12. 7 l. 10 s.

Œuvres complètes de F. Hemsterhuis, 2 v. in-8, très-belle édit. ornée de grav. 18 l.

Œuvres de Maître Adam, menuisier de Nevers, nouv. édit., in-12, port. 3 l.

Souvenirs d'Italie, ou Voyage en Livonie,

à Rome et à Naples, faisant suite aux *Souvenirs de Paris*, par Auguste Kotzebue, 4 gros vol in-12. 15 l.

Théâtre de Pigault-Lebrun, 6 v. in-12. 12 l.

Voyage en Italie et en Sicile, fait en 1801 et 1802, par M. Creuzé de Lesser, membre du corps-législatif, in-8. 5 l.

Voyage religieux et sentimental aux quatre Cimetières de Paris, ouvrage renfermant un grand nombre d'inscriptions funéraires, suivies de réflexions religieuses et morales, par Ant. Caillot, 1 v, in-8. 6 l.